



HAL
open science

La stèle d'installation de Śrī Tribhuneśvara

Arlo Griffiths

► **To cite this version:**

Arlo Griffiths. La stèle d'installation de Śrī Tribhuneśvara: Une nouvelle inscription préangkorienne du Musée de Phnom Penh (K. 1214). *Journal Asiatique*, 2005, 293 (1), pp.11-43. 10.2143/JA.293.1.2002077 . halshs-01910119

HAL Id: halshs-01910119

<https://shs.hal.science/halshs-01910119>

Submitted on 1 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA STÈLE D'INSTALLATION DE ŚRĪ TRIBHUVANEŚVARA:
UNE NOUVELLE INSCRIPTION PRÉANGKORIENNE
DU MUSÉE NATIONAL DE PHNOM PENH (K. 1214)

PAR

ARLO GRIFFITHS*

(en collaboration avec J. C. EADE et Gerdi GERSCHHEIMER)

L'inscription K. 1214 a été découverte le 25 mai 2003 au Duol (tertre) Trabāṃṅ Samroṅ (dans le village de Bhloṅ Cheḥ Radeḥ Lic, commune de Bhloṅ Cheḥ Radeḥ, district de Ṭaṅko, municipalité de Phnom Penh, Cambodge), situé à 25 km à l'ouest de Phnom Penh, après l'aéroport de

* Le présent travail s'inscrit dans le cadre du *Corpus des inscriptions khmères* (CIK), programme qui vise entre autres à poursuivre l'inventaire des inscriptions du pays khmer établi par George Coëdès et continué par Claude Jacques; sur ce programme, voir *BEFEO* 90/91 (2003-2004), p. 478-482. Les données sur la découverte de l'inscription sont dues à l'équipe du programme d'inventaire des sites archéologiques du Cambodge (EFEO/ministère de la Culture et des Beaux-Arts du Cambodge) dirigée par Bruno Bruquier; la description de la pierre, ainsi que les clichés et les estampages utilisés, sont dus à l'Atelier de restauration du musée national de Phnom Penh, dirigé par Bertrand Porte. Gerdi Gerschheimer (qui a aussi effectué une vérification des lectures sur la pierre même en déc. 2004) s'est chargé avec moi de l'édition et de la traduction commentée de la partie sanskrite (avec la note 34), J. C. Eade de l'interprétation des données astronomiques (appendice I). D'autres contributions ponctuelles, dont je tiens à remercier les auteurs, sont signalées en note.

De nombreux collègues ont bien voulu lire tout ou partie de cet article, dans une ou plusieurs de ses versions, et me faire part de leurs observations: Hans Bakker, Christian Bauer, Peter Bisschop, Julia Estève, Michel Ferlus, Philip N. Jenner, Uthaya Veluppillai, Michael Vickery. Je leur exprime ici ma gratitude.

Ce travail n'aurait pu avoir lieu, pour la partie khmère, sans l'aide décisive de Gérard Diffloth (EFEO/Siem Reap), qui a bien voulu m'introduire avec ce texte aux difficultés du vieux khmer, en proposer une glose mot à mot, en expliquer un grand nombre de points. Pour autant, la présente rédaction ne représente pas forcément ses options, et je suis seul responsable, au final, des choix effectués et des erreurs éventuelles.

Ce n'est qu'après la rédaction finale de cet article que j'ai eu connaissance de l'édition de K. 1214 et de sa traduction en khmer par VONG SOTHEARA (2003). Je remercie Michel Antelme et Olivier de Bernon de m'en avoir commenté quelques points. La réimpression augmentée (déc. 2004) du dictionnaire de POU (1992) est parvenue trop tard pour que je puisse la consulter.

Pochentong. Elle a été trouvée au cours de travaux de terrassement, alors qu'une pelleuse entamait le tertre pour faire une levée le long d'un canal d'irrigation. Le tertre en question, où ont également été trouvés quelques débris de briques, est flanqué, à l'est, d'un bassin¹.

La pièce a été ramenée le 10 juin 2003 au musée national de Phnom Penh, où, nettoyée par l'Atelier de restauration du musée, elle a été cataloguée sous le numéro *ka* 3112. Des estampages en ont été réalisés, dont deux sont conservés à l'EFEO (n. 1670 et n. 1671).

Description

La dalle, haute de 126 cm, large de 35 cm et d'une épaisseur de 8 cm, est dressée dans une roche gris bleu avec des rehauts ocre qui présente l'aspect d'un schiste.

Sur la face principale, l'inscription, de 31 lignes (35 cm × 87 cm), est bien conservée, à l'exception de quelques signes emportés par des éclats au bas du côté droit (gauche pour le lecteur). Elle est coiffée par une accolade en très léger relief. En bas, un trait incisé délimite le texte et le pied de la face inscrite porte quelques signes disposés en tous sens. On pourrait penser à un piédroit, mais le motif en accolade évoque plutôt une stèle.

Les quatre premières lignes, en sanskrit, forment une stance de mètre *śārdūlavikrīḍita* (un *pāda* par ligne), terminée par un fleuron. Les 27 lignes suivantes sont en vieux khmer. Un fleuron de même type que le premier, mais entouré de deux cercles et encadré par des crochets, clôt le texte.

Données historiques et linguistiques

La strophe en sanskrit relate l'installation d'un Acyuta (Viṣṇu), le 28^e jour du mois de pauṣa de l'an śaka 648, à un moment précisé par la

¹ Dans un second tertre (Duol Lok Yāy), situé à une vingtaine de mètres à l'ouest du premier et flanqué d'un bassin à l'ouest dont la relation au site n'est pas évidente, avait déjà été exhumée une dalle en grès (?) non inscrite, comparable à celle portant K. 1214, ainsi qu'un élément supérieur de piédestal.

position des sept «planètes» et de l'ascendant. Cette date correspond au mercredi 25 décembre 726 de notre ère (voir l'appendice I).

Il n'y a pas lieu de douter que l'installation en question est celle de la divinité que la partie khmère présente comme l'œuvre pie (*puṇya*) de trois personnages, sous le nom de Tribhuvaneśvara. Ce terme évoque certes, à première vue, plutôt un Śiva, mais on verra (n. 34) qu'il peut fort bien s'appliquer également à un Viṣṇu. Quant au fait que les trois personnages responsables de l'installation, selon la partie khmère, soient représentés dans la partie sanskrite par le terme *yajvan* au singulier (*yajvanā*), il ne semble pas dirimant (voir n. 30).

Le texte khmer consiste essentiellement en un document de donation. Sont mentionnés d'abord, dans une sorte de prologue, les trois fondateurs apparentés avec leurs transactions concernant (principalement) des terrains, sans doute pour le culte du dieu installé (l. 5-8). Sont introduits ensuite trois autres personnages de la génération descendante des trois premiers, qui semblent jouer, avec eux, le rôle de donateurs (9-12). Suivent alors des détails sur divers transferts de terrains (12-14, 14-17, 17-19, 19-21, 21-23), les cédants, les cessionnaires, les prix de cession et les témoins de chaque transaction. Le tout est résumé dans les lignes 23-24. Il semble évident que ces transactions concernent les terrains mentionnés dans le prologue et que ceux-ci font l'objet de la donation par les trois fondateurs (et leurs descendants). Si le texte ne parle explicitement d'une donation que dans le cas d'un Mratāñ Devasvāmi (l. 20), c'est probablement parce que ce dernier ne fait précisément pas partie de ce groupe. Le texte s'achève sur l'autre aspect de la fondation: l'énumération des serviteurs (*kñuṃ*) acquis (24-31). Cette énumération commence avec les serviteurs féminins (*ku*), plus exactement avec celles accompagnées de progéniture. Une de ces femmes avait été achetée, et le texte mentionne les détails de cette transaction (cédant, prix, témoins). La liste de serviteurs féminins est complétée par une *ku* sans enfant. Suivent les serviteurs masculins (*vā*) et, pour conclure le document, le total des serviteurs acquis.

Cette inscription a en commun avec l'inscription K. 154 de Phum Komrieng (province de Kandal) un certain nombre de détails qui rendent leur proximité extrêmement probable². Les dates très proches des deux

² Elles présentent toutes deux un Mratāñ Devasvāmi et un Poñ Śaṅk(a)ragaṇa, le topo-

épigraphes renforcent cette conviction. En effet, K. 154 porte la datation *yāte śadbhūtaśacchata śakaparigraha navamī roc· jeṣṭha candradivasa-vāra uttarabhadra· nakṣatra nu*. CÆDÈS (*IC* II, 124) la traduisait par: «En çaka révolu six cent six, neuvième jour de la lune croissante de Jyeṣṭha, lundi, nakṣatra Uttarabhadra(pada)»³; et dans la n. 7, il défendait son interprétation de l'expression numérique *śadbhūtaśacchata* comme 606: «et non pas 656 comme le porte mon *Inventaire des inscriptions du Cambodge*. *Bhūta* n'a pas ici le sens d'“éléments”; c'est le verbal *bhūta*, “réuni à”.» L'examen des données astronomiques par BILLARD (à paraître), confirmé par J. C. Eade (voir l'appendice I, p. 34-35), montre qu'il faut revenir à l'interprétation originale de CÆDÈS⁴, correspondant à 734 de n. è., soit moins de 8 ans après la date de K. 1214.

L'inscription présente les traits typiques pour le corpus khmer pré-angkorien que sont l'utilisation des occlusives sourdes non aspirées précédant une liquide ou une nasale (*kl-*, *kñ-*, *jl-*, etc.) et l'orthographe des voyelles en syllabes fermées discutée par CÆDÈS dans sa *Note linguistique* (*IC* II, 2-5)⁵.

Cette épigraphe permet quelques progrès lexicographiques modestes. Elle contient certains mots qui n'étaient pas encore ou très rarement attestés en khmer préangkorien (*klai*, *tor*, *śada*, *sahodara*, *sevabhāra*), et elle donne l'occasion de revoir — hélas sans toujours aboutir à une conclusion certaine — l'interprétation de quelques mots difficiles (*puruṣakāra*, '(a)val', '(a)daḥ).

Parmi les données que les historiens du Cambodge ne manqueront pas de vouloir exploiter, figure un complexe de relations de parenté (l. 5-12) dont l'interprétation exacte reste, elle aussi, incertaine.

nyme Haṅsapura et le mot '(a)val: ces éléments n'ont pas encore été rencontrés dans d'autres inscriptions préangkoriennes. Voir les notes 47, 49, 56 et 64. La localisation précise du Phum Komrieng dont provient K. 154 n'est hélas pas connue, et il n'a pas été possible de l'indiquer sur la carte ci-jointe (p. 43), où sont marqués les sites d'origine de K. 1214 et de K. 582 (cf. n. 49 et 64).

³ Donc avec *yāte* élément participial d'une construction sanskrite (le locatif absolu), dans une datation qui du reste peut être interprétée selon les règles de la syntaxe khmère.

⁴ La restitution de la datation plus récente de K. 154 nécessite la révision de quelques suppositions historiques dans l'étude de VICKERY 1998 (par exemple, p. 106, 210 n. 113).

⁵ Voir aussi les observations sur les différences entre les états préangkorien et angkorien du vieux khmer dans VICKERY 1998, 85 et suiv.

Conventions

L'écart important entre l'état des connaissances du sanskrit, d'une part, du vieux khmer de l'autre, m'a paru justifier une présentation plus élaborée pour ce dernier. Je note dans l'édition du khmer les *virāma* («·»)⁶ et adopte la convention introduite dans l'épigraphie khmère par JACQUES (1999) pour l'utilisation de «=»; les *daṅḍa* (l) sont maintenus tels quels, qu'ils marquent une ponctuation ou un chiffre; leur interprétation est donnée dans la traduction.

Certains signes utilisés pour les «voyelles indépendantes» dans le système d'écriture indien apparaissent également en khmer comme premier ou deuxième élément d'une ligature — à ma connaissance, c'est toujours le signe ⟨a-⟩ (c.-à-d. la première lettre de l'ordre alphabétique) qui fonctionne comme premier élément de ligature, en deuxième position on peut également avoir d'autres signes de «voyelles indépendantes». De plus, on trouve de telles «voyelles» après des syllabes fermées par le signe d'*anusvāra* (ṁ), où le système indien ne permettrait (en principe) que ⟨mV⟩. Ces phénomènes et les études de phonologie historique montrent que les signes des «voyelles indépendantes» du système indien représentent en fait en khmer une consonne, à savoir l'occlusive glottale, suivie de la voyelle correspondante (voir JACOB 1960, 353 et suiv.).

Il n'y a pas à l'heure actuelle d'unanimité sur la translittération de cette consonne⁷. Je ne connais aucun traitement approfondi de cette matière dans l'épigraphie khmère, mais rappelle les remarques de SHORTO (1971, xii) consacrées au même problème de la translittération dans l'épigraphie mène:

⁶ Malgré la redondance de la translittération qui en résulte dans la majorité des cas, il semble important, dans les conditions actuelles, de pouvoir rendre compte du fait qu'une épigraphe comme celle publiée ici présente, par exemple, pour le nom propre Kansec l'orthographe *kan·sec·* (l. 28), n'utilisant pas de ligature *ns*. La notation du *virāma*, graphème qui peut rester visible alors que sa consonne a disparu, permet de surcroît une translittération plus précise de portions de texte abîmées (cf. l. 30, début).

⁷ Cf. entre autres JENNER (1981 et 1982) qui utilise l'apostrophe et le «q», FERLUS (1992, 61) qui utilise partout le signe phonétique ?, et CÆDÈS (*IC*) qui, selon le cas, présente la «voyelle» comme telle, la met en exposant, ou y préfixe un trait d'union (ses *anak*, *nak*, *sam-ap* contiennent tous le même graphème — POU 1992 emploie une variante du même système, avec un «q qui représente un *a* suscrit», donc *qnak*, voir p. XI).

The vowel support, which is not restricted to syllable-initial position as in Indian languages—in Mon it generally represents a glottal stop—has in most earlier works been transcribed in varying ways according to context, some of them ambiguous. It is here rendered by ' in all positions and not only when final. (Initial vowel symbols, which are allographs of the corresponding sequences of support+vowel, are transcribed in the same way: a regrettable necessity imposed by the inaccessibility of some original texts.) Thus what in *Epigraphia Birmanica* are transcribed as *ār, aba, p-ār, gumīr, pa'* appear here as *'ār, 'ba, p'ār, gum'īr, pa'*.

Sur le modèle proposé par SHORTO, je représente ici l'occlusive glottale systématiquement par «'» (p. ex. *'nak*, l. 8), ce qui a pour effet de modifier la physionomie habituelle de nombreux mots (p. ex. *'aṅ* et *'anvaya*, l. 5 et 9). Quant aux possibilités d'allographie décrites par SHORTO, il faut remarquer que je n'ai pas trouvé, jusqu'à présent, d'exemples de l'orthographe dite «support+vowel» au début de syllabe; pour l'occlusive glottale en deuxième position de ligature avec une voyelle autre que le *a* «inhérent», le corpus vieux khmer montre trois orthographes différentes, que je représente de la façon suivante: (1) «consonne + “initial vowel symbol”» (*k'ol*), (2) «consonne + “support” + vocalisation» (*k"ol*); (3) «consonne + “initial vowel symbol” + vocalisation» (*k'"ol*)⁸.

Pour l'édition, j'emploie les conventions suivantes:

- (...) Entourent les éléments graphiques à identification visuellement incertaine. (a/o) représente ce qui pourrait être lu aussi bien *a* que *o*.
- [...] Entourent les éléments graphiques endommagés ou disparus, restaurés par conjecture.
- [[...]] Entourent les éléments graphiques restaurés par conjecture, n'ayant jamais été écrits.
- <...> Entourent des éléments graphiques annulés par le lapicide.
- +...+ Entourent des éléments graphiques ajoutés par le lapicide.
- = Réunit des consonnes écrites en ligature mais appartenant à deux mots différents.
- *virāma*.
- ⊙ Fleuron.

⁸ Pour les exemples donnés ici, voir la n. 40 ci-dessous.

Édition

Sanskrit (l. 1-4)

Mètre *śārdūlavikrīḍita*: ---o---o---o---/---o---o---.

- (1) śrīmāñ chrīnidhir⁹ acyutas sugataye kīṭodayo yaṃ yadā
 (2) cāpādaḥ śaśabhr̥cchatakratugurū mārge rkasaumyārkaajāḥ
 (3) meṣe bhūmisuto ghaṭe bhṛḡsuto ṣṭāviñśapauṣe tadā
 (4) śāke mūrttisamudrakośagaṇite saṃsthāpito yajvanā ◉

Vieux khmer (l. 5-31)

(5) vraḥ kamratāñ· 'añ· śrī tribhuvaneśvara puṇya mratāñ· vinī-
 ta(6)vin· dañ· tāñ· sthiradevi ta p'on· sahodara mratāñ· vinītavinna¹⁰
 da(7)ñ· mratāñ· vinītagaṇa ta klai sahodara mratāñña sanme ni ge (8) pī
 'nak=ta sthāpanā vraḥ jāhv· sre duñ· kñuṃ tve daṃriñ· jlañ· ka'ol-
 puruṣakāra (9) ge dañ· 'anvaya tel· 'oy· ta mratāñ· cāruvidya dañ· mra-
 tāñ· sucari(10)tānanda dañ· mratāñ· viditānanda ta kon· mratāñ·
 vinī+ta+gaṇa¹¹ kanmoy· sa(11)h(o)ḍara mratāñ· vinītavin· kaṃmoy·¹²
 sahodara tāñ· sthiradevi <gi nā> (12) gi nā¹³ ge 'oy· puruṣakāra ge dañ·
 'anvaya dañ· vrahha ||¹⁴

sre jeñ· tra(13)vañ· vraḥ man· jāhv· ta poñ· 'īśānapavitra mās· | sāksī
 mratā(14)ñ· bhap·¹⁵ mratā[ñ]· rm[m]en· sabhā 'aval· man· sin· | sre
 sevabhāra¹⁶ mana¹⁷ (15) poñ· śaṅkrakīrtti (da)ñ· poñ· śaṅkragāṇa pañ-

⁹ La forme du *dhi* ressemble beaucoup à celle du *vi* dans la l. 3, mais s'en distingue par un petit trait à l'intérieur du signe (voir aussi les *dh* de *vinayavardhana*, l. 17 et 19).

¹⁰ *vinītavinna*: variante orthographique de *vinītavin*· (l. 5-6). Sur ce type de variation (C· = CCa), voir JACOB 1960, 360 et 366; JENNER 1981, 2 et suiv.; voir aussi les mots écrits *mratāñña* = *mratāñ*· (l. 7) et *vrahha* = *vraḥ* (l. 12).

¹¹ *vinī+ta+gaṇa*: l'*akṣara ta* est un ajout interlinéaire au-dessus de la ligne, placé correctement entre les *akṣara nī* et *ga*.

¹² *kaṃmoy*: variante orthographique de *kanmoy* (l. 10).

¹³ *gi nā*: l'examen de la pierre semble confirmer que la leçon à la fin de la l. 11 est bien *gi nā* — et non *gi tā* ou *gi dā* —, et que le lapicide, s'étant rendu compte de sa ditographie, l'a biffée.

¹⁴ Il se peut que ce que je lis comme double *daṅḍa* consiste en deux barres verticales barrées.

¹⁵ *bhap*: l'examen de la pierre semble bien confirmer qu'il faut lire ainsi et non *gap*.

¹⁶ *sevabhāra*: la séquence *vabhā* pourrait à la limite être lue *bhagā*. Ma lecture est justifiée ci-dessous, n. 48.

¹⁷ *mana*: le *virāma* a été oublié, lire *man*.

jāhv· mās· ll kloñ· (16) kandaṃ kula ge pa(ñ)jāhv· sre 'ukka je lll sākṣi¹⁸
 mratāñ· kulaśarma (17) mratāña rmmena¹⁹ sa(bh)ā 'aval· man· sin· ll
 sre man· poñ· vinayava[r]dha(18)na²⁰ pañjāhv· pāda | je lll sākṣī poñ·
 kulabhūsa po(ñ·) bhīmagaṇa (19) mratāñ· vivṛta | sre man· poñ· vinaya-
 vardhana tor· poñ· kantāñ· (20) ta mratāñ· devasvāmi gi tel· mratāñ· pra-
 dāna ta vraḥ sākṣī mratā(21)ñ· hariśarma paṃjuḥ poñ· bhīmagaṇa |
 kloñ· tāñ· poñ· śarapracanda po(22)ñ· nandagup· ge sanme ni pañjāhv·
 cpar· ta tāñ· sthira Devi sākṣī mra(23)tāñ· vivṛta poñ· bhīmagaṇa poñ·
 bhadragaṇa poñ· nandasena ll sa(24)rvapiṇda²¹ gi sre tloñ· 10²² ll ll toñ·
 40 sl(ā) śada²³ ll

kñuṃ ku saṃmṛddha kon· ku ll ku (25) priy·²⁴ kon· ku ll ku kandak-
 kon· ku ll ku 'avai rñāp· kon· ku ll ku 'aṃpāñ· (26) kon· ku man· duñ· ta
 poñ·²⁵ vidyāśīl·²⁶ tlai ku 'arḡha prak· liñ· 10 ll ll sā(27)kṣī devāditya hañ-
 sapura das· 'añ· vravuk· mratāñ· rmmen· samarāgrasi(28)ñ· 'adaḥ | ku
 ṇiṣphala kon· ku ll ku taṃve²⁷ ko[[n·]] ku ll ll ku kan·sec· (29) kon· ku | ku
 saṃ'ap· kon· ku ll ku thī ko[[n·]] ku ll cau ll ll ll ku pa(30)[n](·hem)²⁸ | vā

¹⁸ *sākṣi*: rien ne permet de supposer qu'on ait voulu écrire un *ī* (long) ici, comme dans les l. 18, 20, 22.

¹⁹ *mratāña rmmena*: la pierre ne présente aucun *virāma* sur les consonnes finales de ces deux mots, et le point très faible qui surmonte le *na* a peu de chance d'être une faute pour le *virāma* attendu. Le lapicide aura oublié ici les *virāma* qu'il a mis sur les mêmes mots dans les l. 14 et 27.

²⁰ *vinayava[r]dhana*: la présence d'un *akṣara* restitué comme étant *rdha* semble certaine; voir plus loin, l. 19.

²¹ *sarvapiṇda*: cf. BHATTACHARYA 1991, 11 n. 58 sur les groupes de consonnes rétroflexes en sanskrit où le deuxième élément est représenté par un signe de l'ordre dental dans l'épigraphie khmère. Voir aussi BARTH 1885, 4 et suiv.

²² Le chiffre pourrait à la limite être lu *gi*.

²³ *śada*: ce mot pourrait aussi être lu *gada*.

²⁴ *priy·*: la pierre laisse ouverte la possibilité formelle qu'il faille lire *prīy·* ou même *prīyaṃ*.

²⁵ *poñ·*: noter la forme abrégée du *ñ*.

²⁶ *vidyāśīl·*: c'est sans doute l'usure de la pierre qui fait hésiter entre un *virāma* et un *anusvāra* au-dessus du *l*.

²⁷ *taṃve*: ce mot pourrait aussi être lu *kaṃve*. Ma lecture est justifiée ci-dessous, n. 80.

²⁸ *pa[n](·hem)*: la syllabe lue *hem* pourrait aussi être *ṇ·*; du *virāma* de la consonne qui doit précéder, on ne distingue que l'extrémité droite, qu'on pourrait prendre aussi pour un *anusvāra*. La conjecture ici adoptée (et justifiée ci-dessous, n. 83) nécessite un développement sur la mise en page de l'épigraphie en relation avec l'aspect physique de la pierre. La largeur de la surface écrite visible diminue à partir de la l. 27 sur le côté droit (pour le

mukhamātra | vā slac· | vā caṃho | vā ṇiṣṭhura | vā nanda(31)[bha]kti |
sarvapiṇḍa gi kñuṃ phoṅ· 40 lllll ○

Signes en bas de la stèle

Simplex exercices de plume (?), dépourvus de contexte et disposés en tous sens, les signes figurant en bas de la stèle ne sont pour la plupart pas interprétables de façon certaine. On distingue clairement, tout en bas, *yasya* suivi de deux signes; peut-être, perpendiculaire à cet essai, *ṇatī*; sans doute un graphème *ṇa* inversé (en haut à droite).

Traduction annotée

(1-4) Alors que se lève, présentement, le Scorpion (*kīṭa-udaya*), que la Lune (*śaśabhṛt*) et Jupiter (*śatakratu-guru*, le guru d'Indra) sont au début du Sagittaire (*cāpa*), le Soleil (*arka*), Mercure (*saumya*) et Saturne (*arka-ja*, fils du Soleil) dans le Capricorne (*mārga*). Mars (*bhūmi-suta*, fils de Bhṛgu) dans le Verseau (*ghaṭa*), en pause vingt-huitième, en (l'an) śaka compté par les (8) *mūrti*, les (4) océans et les (6) enveloppes²⁹, le patron (*yajvan*)³⁰ a

lecteur), et à partir de la l. 28 à gauche. La pierre y présente deux importantes épaufrures dont on peut montrer qu'elles sont antérieures à la gravure. La séquence *samarāgrasiṅ* ne laisse aucun doute (voir ci-dessous, n. 94) sur l'absence d'*akṣara* à droite de *si* (fin de la l. 27), et à gauche de *ṇ*· (début de la l. 28, où l'absence de signe est de toutes façons patente). De même, la séquence *ku kan-sec· kon· ku*, complète telle quelle et visiblement sans *akṣara* disparus à gauche de *kon*, ne donne aucune raison de supposer une lacune à droite de *kan-sec*·. Il s'ensuit que le lapicide a suivi l'aspect de la pierre et qu'il n'y a pas à postuler la perte d'un ou deux *akṣara* à droite de *pa* (l. 29). Cependant, un décollement secondaire de la pierre à gauche est responsable de la disparition d'un *akṣara* au début de la l. 30 (pour lequel je conjecture *n*·) et du haut d'un *akṣara* (*bha*) au début de la l. 31. Ces constatations ne laissent hélas aucune chance de profiter d'une lacune suffisante pour résoudre le problème d'interprétation discuté dans la n. 68 ci-dessous.

²⁹ Sur la date en question et les données astronomiques, voir l'appendice I. Le millésime (648) est exprimé, comme d'habitude, à l'aide d'un chronogramme. Y figure le terme *kośa* dans le sens «six», sur lequel nous renvoyons à BHATTACHARYA 1991, 45 [117] et envisageons de revenir. Les mots signifiant «océan» ont en général la valeur «4» (la valeur «7», également possible *a priori*, est ici exclue par la configuration planétaire). Sur *mūrti* «8», voir BERGAIGNE 1882, 154.

³⁰ Il paraît hors de doute que la stance sanskrite parle de la même installation (cf. *saṃsthāpita*, l. 4) que celle qui est évoquée au début de la partie khmère (cf. *sthāpanā*, l. 8). Le singulier de *yajvanā*, alors que le khmer semble insister sur le fait que l'installation de

installé, en vue d'une condition heureuse, le fortuné Acyuta³¹, réceptacle de la Fortune³².

(5-7) Mon haut Seigneur le sacré³³ Śrī Tribhuvaneśvara³⁴ [est] l'œuvre pie du Mratāñ Vinītavin avec la Tāñ Sthiradevi, cadette uté-

la divinité a été effectuée par «trois personnes à parts égales» (*sanme ni ge pī 'nak*), pourrait certes faire obstacle à cette identification. Mais diverses solutions permettent de lever cette difficulté, parmi lesquelles la suivante (suggérée par Peter Bisschop) nous paraît la plus plausible: *yajvanā* s'appliquerait distributivement à chacune des trois personnes, qui s'identifierait ainsi comme «patron». Serait ainsi suggéré, du reste, que les bénéfiques de l'acte méritoire en question seront bien récoltés par chacune de ces trois personnes.

³¹ Appelé Acyuta dans cette stance, la divinité dont la stèle célèbre l'installation est très certainement un Viṣṇu. Outre que c'est là le référent le plus courant de *acyuta* en sanskrit, l'association répétée avec le terme *śrī* au début du premier *pāda* semble bien faire allusion à la parèdre Śrī de Viṣṇu. Du reste, le terme *acyuta* apparaît encore dans au moins deux autres inscriptions préangkorienues comme désignation d'un Viṣṇu: dans la stèle K. 22 (1^{re} moitié du VII^e s.), il renvoie à la partie vishnouite d'un Harihara (st. I: *harācyutau ... pārvatīśrīpatitvena*; st. IV: *śaṅkarācyuta*); l'inscription K. 447 (657 de n. è.), d'obédience clairement vishnouite (*pāncarātra*), relate l'installation de *bhagavant acyuta* (st. X). Il est probable que c'est également le Viṣṇu appelé Campeśvara que désigne *acyuta* de la l. 5 de l'inscription K. 428, de 761 de n. è. Dans le corpus angkorien, on rencontre *acyuta* en référence à Viṣṇu dans les inscriptions K. 675 du X^e s., st. XI (avec jeu de mots); K. 172, du XI^e s., st. V (avec sans doute un double sens); K. 260N, du XI^e s. śaka, st. I. Voir aussi la n. 34.

³² Deux points de la séquence *sugataye kiṭodayo yam* nécessitent un commentaire. Le composé *kiṭodayaḥ*, «lever du Scorpion», indique le moment de l'événement par la donnée du signe du zodiaque apparaissant à l'horizon oriental, c'est-à-dire de l'ascendant (*lagna*; voir ci-dessous, p. 31). Il est assez inhabituel de voir cette donnée accompagnée par un déictique (*ayam*), qu'on construit plus volontiers avec la divinité, destinée, elle, à rester en compagnie de l'inscription; mais l'enchâssement de ce déictique dans la relative (*yadā ...*) incite à le rapporter néanmoins au lever du Scorpion. Quant à *sugataye* («en vue d'une condition heureuse»), il se construit naturellement avec *saṁsthāpita* de la principale; mais il n'est pas exclu qu'il faille le rapporter également, appliquant le *dehalī-dīpa-nyāya*, «maxime de la lampe sur le seuil» (éclairant à la fois l'intérieur et l'extérieur), au lever du Scorpion, souligné ainsi comme moment favorable (*lagna!*).

Pour résumer, la stance ne laisse pas de présenter quelques difficultés (cf. aussi *supra* n. 30), la principale étant le placement erroné de Jupiter (voir ci-dessous p. 34), et on ne saurait tout à fait exclure que l'auteur en soit plus versificateur que poète.

³³ Sur les difficultés de traduction que pose le titre «V. K. A.», voir JACQUES 1986, 317 et suiv.; sur le titre même, qui peut aussi dénoter des rois, mais qui doit ici dénoter la divinité, voir VICKERY 1998, 143, 177 et suiv.

³⁴ Alors que *Acyuta*, dans la stance sanskrite, désigne la divinité installée de façon générale, en permettant de savoir qu'il s'agit d'un Viṣṇu, *Tribhuvaneśvara* du khmer est très probablement son «nom propre». Il est vrai que ce terme, «le Seigneur des trois mondes», n'a pas encore été relevé dans le corpus des inscriptions du pays khmer comme un nom de Viṣṇu. Le seul *Tribhuvaneśvara/Tribhuvaneśa* d'époque préangkorienne relevé

rine³⁵ du Mratāñ Vinītavīn, [et] avec Mratāñ Vinītagaṇa, beau-frère utérin³⁶ du[dit] Mratāñ.

dans les index disponibles est celui de K. 359 (VI^e siècle, sanskrit); BARTH [ISC 18-31] n'en précise pas la nature, mais une nouvelle traduction des stances II-III de cette inscription (à paraître ultérieurement) suggère fortement qu'il s'agit d'un Śiva. Des Tribhuvaneśvara mentionnés à l'époque angkorienne, aucun, semble-t-il, ne peut être qualifié de vishnouite: sont assurément ou très probablement çivaïtes les Tribhuvaneśvara de K. 184 (921 de n. è.) [BEFEO 31, 12 = CÈDÈS 1989, 14 et suiv.] et de K. 235 (1053 de n. è.) st. LV [BEFEO 43 (1943/46), 56 = CÈDÈS 1992, 167 et suiv.], comme aussi le Śrī Tribhuvaneśvaradeva de K. 449 (1069 de n. è.); rien ne peut être affirmé avec certitude des *ka-mrateñ jagat śrī tribhuvaneśvara* de K. 418A (1166/67 de n. è.) ou de K. 293.22, l. 4 (XI^e s. śaka). Quant au fameux Tribhuvanamaheśvara de Banteay Srei, installé en 967 de n. è. (voir st. XLIV de la stèle K. 842, et l. 19 et 20; voir aussi K. 570 st. XI, l. 24-25, 28, 33-34, 40-41 et 43-44; K. 619-620, st. XXVIII) et dont le culte semble encore connu sous son nom d'origine en 1306 (cf. K. 569 [partie khmère de l'inscription K. 568], l. 11-12), c'est la composante *maheśvara* qui en marque le caractère çivaïte, indéniable.

La seule terminaison en *īśvara*, en effet, pour être plus souvent accolée à un nom de Śiva, ne lui est pas réservée, pas plus au Cambodge qu'ailleurs (de même, l'épithète *bhagavant* n'est pas confinée à la sphère vishnouite: cf., entre autres, les inscriptions de Citrasena du type K. 122, qui mentionnent sa dévotion pour *bhagavataś śambhoḥ*). Nous avons vu ci-dessus (n. 31) qu'on connaît au moins un Viṣṇu préangkorien avec un nom ainsi formé: Campeśvara. D'autres cas sont possibles (cf. VICKERY 1998, 142-143, hélas pas toujours convaincant). Quant à la maîtrise des «trois mondes» (*tribhuvana, trailokya*), elle appartient, selon l'obédience du dévot, à l'une ou l'autre de ces divinités: un Viṣṇu destructeur de Madhu fut installé en 921 dans la tour centrale de Pr. Kravan, sous le nom de Trailokyanātha (cf. K. 270 S, l. 5 [IC IV, 69]), et rien ne s'oppose à ce que le V. K. A. Śrī Tribhuvanavāmi installé le même jour dans une autre tour de ce complexe (K. 269, l. 1-4 [IC IV, 74]) soit lui aussi un Viṣṇu; de même, la divinité dont l'inscription K. 291 relate l'installation, en 910 de n. è., sous le nom de Śrī Trailokyanātha, est bien un Viṣṇu (cf. st. X, *bhagavān ... mādhavaḥ*); enfin, on notera, parmi les nombreux théonymes dont le premier membre signifie «les trois mondes», un K. J. Tribhuvanasaugateśvara et un K. J. Tribhuvanavaiṣṇaveśvara (K. 284 N^o 8 et 10). La maîtrise des trois mondes peut à juste titre être rapportée à Viṣṇu, qui les a conquis par ses trois enjambées: cf. K. 35 (X^e s.), st. II, où le théonyme Śrīlokanātha de Hari est justifié par le fait que sa gloire est répandue dans les trois mondes (*tribhuvanapravikīrṇakīrttiḥ*) et mis en rapport avec ses trois pas, comme déjà dans la st. I.

Enfin et surtout, le terme Tribhuvaneśvara, en Inde même, s'il désigne sans doute le plus souvent Śiva, peut également référer à Viṣṇu, comme l'attestent les passages suivants de la littérature épique ou puranique, que Peter Bisschop nous a obligeamment communiqués: *Mahābhārata*, passage *1401 inséré dans 3 mss après 7.170.40, l. 9; *Liṅga-purāna* 1.74.19d, 2.6.82b; *Vāmanapurāna* 51.16; *Vāyupurāna* 23.95b. En résumé, rien ne s'oppose au caractère vishnouite de la divinité dont K. 1214 relate l'installation, et dont le nom serait Tribhuvaneśvara.

³⁵ L'expression sanskrite *sahodara* «du même ventre» (d'où, plus généralement, «utérin» [?]) est assez rare dans l'épigraphe khmère. Elle n'était pas attestée dans le corpus préangkorien jusqu'ici, bien que la *sahutra* de K. 78, l. 8 [IC VI, 12], que JENNER

1981, 317 ne savait pas expliquer (rien chez POU 1992 et LONG SEAM), semble en être une khmérification. On rencontre *sahodara* (en contexte khmer) dans l'inscription angkorienne K. 235, D l. 25 [BEFEO 43, 89 = CÆDÈS 1992, 200], et la même combinaison avec *p'on* se trouve en forme angkorienne dans K. 91, B l. 29 [IC II, 130] *phaqvan sahodara* (CÆDÈS, p. 133: «frère cadet utérin»); on peut comparer aussi *ekodarī*, K. 720, b l. 5 [IC V, 212] (CÆDÈS, p. 214: «parents utérins»). Les deux termes *sahodara* et *ekodarī* sont peut-être des équivalents du mot vieux khmer *kaṃton* (voir n. 42).

³⁶ Le mot *klai* ne semble pas avoir été relevé auparavant dans les inscriptions préangkorienne. Il n'est pas donné par LONG SEAM; POU 1992, 129 ne le connaît que sous sa forme angkorienne *khlai* («spouse's brother or sister»), attestée dans K. 956, l. 18 [IC VII, 130] (*khlai*) et K. 521S, l. 10 [IC IV, 168] (*khlayi*).

Dans une de ses «Notes sur Tcheou Ta-Kouan», CÆDÈS (1918, 8 = 1989, 60) discute le renseignement du voyageur chinois (qui visita le Cambodge en 1296-97) selon lequel «oncle maternel se dit *tch'e-lai*; mari de la tante paternelle, également *tch'e-lai*». Selon CÆDÈS, *tch'e-lai* «est vraisemblablement une transcription du mot *khlai* qui revient à plusieurs reprises dans les inscriptions d'Ankor Vat et désigne effectivement un lien de parenté». PELLIOU (1951, 69) a approuvé l'idée de voir dans *tch'e-lai* le *khlai* du moyen khmer. Les attestations de cette époque sont IMA 37, l. 17 et 39, l. 52; LEWITZ (1974, 313 et 324) traduit «parents par alliance» et «belle-sœur», là où AYMONIER (1904, 309 et 311) avait traduit «beau-fils» et «bru». CÆDÈS doutait des traductions de ce dernier, «le terme (*kón*) *presà* employé actuellement dans le sens de beau-fils (ou belle-fille) étant attesté dans l'épigraphie dès le début du XI^e siècle». Il ajoutait: «Je crois plutôt que *khlai* est une forme ancienne ou simplement équivalente de *thlai*, qui signifie actuellement “beau-frère” ou “belle-sœur”». Il concluait en remarquant «que l'“oncle maternel” et le “mari de la tante paternelle”, auxquels s'appliquait selon Tcheou Ta-kouan la désignation de *tch'e-lai*, sont tous deux les “beaux-frères” du père. Si le Chinois ne s'est pas embrouillé dans tous ces termes de parenté, il faut supposer que depuis son époque le mot *khlai* a subi une évolution sémantique». Voir aussi YANG Baoyun 1994, 230.

Que *klai/khlay* soit une forme ancienne ou équivalente de *thlai* (cf. HEADLEY *et al.* 1977, 360 /*tlay*/ «in-law») paraît certain, mais je ne suis pas sûr qu'il s'agisse d'une «confusion entre occlusive gutturale et occlusive dentale devant semi-voyelle» (CÆDÈS, *ibid.*, n. 2; cf. VICKERY 1998, 249 pour les exemples *tñam* = *kñuṃ* et *tmer* = *kmer*), d'une dissimilation (comme le propose LEWITZ 1974, 313 n. 7), ou plutôt d'un cas de contamination du terme de parenté par celui pour «cher, de haute valeur», résultant dans l'homonymie du mot /*tlay*/ dans la langue moderne. La dernière interprétation est celle de Gérard Diffloth, qui m'a obligeamment informé que *klai* est effectivement la forme héritée du terme de parenté, comme le montre la linguistique comparée.

Je n'arrive à expliquer le complexe de relations où figure *klai sahodara* qu'en admettant que *klai* désigne bien le beau-frère. Ceci étant, parmi les situations imaginables, la suivante me paraît la plus plausible: la Tāñ Sthiradevi et le Mratāñ Vinītavān sont nés du même père et de la même mère. Cette mère a eu, avec un autre homme, un fils, Mratāñ Vinītagaṇa, frère utérin (mais pas consanguin) de la Tāñ Sthiradevi et du Mratāñ Vinītavān. Il aura épousé une sœur (qui n'apparaît pas dans l'inscription) du Mratāñ Vinītavān et de la Tāñ Sthiradevi, devenant ainsi leur «beau-frère utérin». Quant à ses enfants, ils sont bien les «neveux utérins» (l. 10 et suiv.) de la Tāñ Sthiradevi et du Mratāñ Vinītavān, voir n. 42 ci-dessous. On aurait donc là un exemple de mariage endogamique avec la demi-sœur utérine (ou, éventuellement, la cousine parallèle matrilatérale). Notons que la

(7-12) Ce sont eux trois³⁷ qui, à parts égales, ont installé le dieu, ont acheté des rizières, ont acquis des serviteurs³⁸, ont créé des plantations, *jlañ*³⁹ *ka'ol*⁴⁰, avec leur effort humain⁴¹, ainsi que [celui] de [leurs] des-

présence d'un élément commun aux noms des deux Mratāñ (*vinīta*^o) s'accorde bien avec l'hypothèse de deux demi-frères utérins — même s'il s'agit de noms d'initiation (voir n. 84).

³⁷ La leçon *pī* est une variante de *pi* (LONG SEAM, p. 401). On la retrouve dans K. 158, A l. 1 et K. 158, D l. 9 (cette inscription [IC II, 99 et suiv.] montre aussi *pi* en même contexte, p. ex. face B, l. 14); K. 175, S l. 3; K. 198, b l. 8; K. 393, N l. 7. La distinction graphique *i/ī* ne correspondait pas à une opposition phonologique en vieux khmer, ce qui suggère «that the vowel-length which was heard in these syllables and recorded in the writing was in fact a prosodic feature, occurring with zero final» (JACOB 1960, 354).

³⁸ Le mot *kñuṃ* (avec le sanskrit *dāsa*) a suscité une abondante littérature; voir, récemment, VICKERY 1998, 225 et suiv., et SANDERSON 2003-04, 395-400.

³⁹ Le sens de *jlañ* n'est pas connu. Le mot se rencontre juxtaposé à *k'ol* (= *ka'ol*) également dans K. 79, l. 9 et 12-13, où CÆDÈS [IC II, 70 et suiv.] prend les deux mots ensemble comme toponyme. Il apparaît comme nom propre dans K. 149, l. 5 [IC IV, 28]. Une nouvelle attestation de *jlañ* figure dans Ka 79, l. 8 [NIC II-III, 198 et suiv.]: *gi kṣetra ta nā jlañ- āśrama*, que POU traduit «les champs à Jlañ Āśrama». Pou 1992, 185 et suiv. présente sous la même entrée *jalañ* (K.155II, l. 13 [IC V, 66]) et la forme angkorienne *jraloñ* (K. 292C, l. 14 [IC III, 211]), tous trois avec la même glose «voie, cours, torrent de montagne». Renonçant à ses interprétations de 1981 (p. 103) et 1982 (p. 177 et 192), Philip Jenner me signale dans une lettre du 17 décembre 2004 que: «Since 1981 I've identified a second *jlañ* /jɭoŋ/ 'picket fence or palisade', < prefix /j/ + **lañ* /lɔŋ/ 'to drive in, implant', which can be compared with modern *janla'ñ* /cɔŋ'lɔŋ/ 'stake'». Le présent contexte permettrait sans doute de considérer *jlañ* comme un verbe selon l'interprétation de Philip Jenner, mais les autres attestations ne vont pas dans ce sens. Je ne vois pas de solution satisfaisante aux problèmes que pose ce mot, d'autant plus que le sens de *ka'ol* n'est pas certain non plus. Il est vraisemblable qu'il faille comprendre les mots *jlañ* et *ka'ol* ensemble.

⁴⁰ La forme du mot assez répandu *ka'ol* est fluctuante dans les inscriptions (on trouve aussi *k'ol*, *k''ol*, et même *k'''ol*, voir Ka 11, l. 12 [NIC II-III, 191-193 et pl. VI p. 318]), bien que les éditions n'indiquent pas toujours ce fait. En ce qui concerne la signification du mot, la glose «grenier» de LONG SEAM (p. 61) est proposée sans justification, mais elle est probablement inspirée par celle de JENNER 1982, 39 («granary»). Après d'autres tentatives (p. ex. POU 1984, 107), POU semble en 2001 (p. 193: «friche», avec point d'interrogation) être revenue à l'interprétation de CÆDÈS, qui ne s'est exprimé qu'une seule fois sur le sens possible de ce mot: «[*kaol*] semble s'appliquer à une certaine espèce de terrain» (IC V, 84, n. 1). À mon avis, cette dernière hypothèse reste toujours la plus vraisemblable, mais le terme nécessiterait une étude approfondie qui prenne en compte l'ensemble des occurrences.

⁴¹ Le mot sanskrit *puruṣakāra*, assez répandu en Inde dans les textes épiques et les codes de *dharma*, signifie «actes, efforts de l'homme» par opposition au *daiva*, c.-à-d. le destin. Le mot fonctionne comme nom propre d'un *vā* dans K. 78, l. 18 [IC VI, 13]; K. 582, l. 4-5 [IC II, 200]; K. 786, l. 8 [IC VII, 107]. Par ailleurs, il apparaît encore dans le composé *bhūmipuruṣakāra* de K. 249, l. 8-9 [IC III, 98 et suiv.] que CÆDÈS traduit par

cependants qui donnent, à savoir le Mratāñ Cāruvidya, avec le Mratāñ Sucaritānanda, [et] avec le Mratāñ Veditānanda, enfants du Mratāñ Vinītagaṇa, neveux utérins⁴² du Mratāñ Vinītavin, neveux utérins de la Tāñ Sthiradevi. Voici ce qu'ils donnent avec [leur] effort humain, ainsi que [celui] de [leurs] descendants, au (?)⁴³ dieu.

(12-14) La rizière au bord⁴⁴ du bassin du dieu qu'[ils] ont acquise du Poñ 'Īsānapavitra⁴⁵ [avec] une mesure d'or⁴⁶; témoins le Mratāñ Bhap, le Mratāñ Rmmen, ainsi que l'assemblée au complet⁴⁷.

«produits de la terre». (K. 254B, l. 10 [JC III, 185] présente en khmer le terme *ātmapuruṣakārya*, «le produit (du travail) de mes gens» selon CÆDÈS. Le passage où il figure oppose des biens obtenus par l'*ātmapuruṣakārya* à ceux obtenus par *vraḥ karuṇāprasāda*. Il est parallèle à la stance XIIab du sanskrit dans cette même inscription: *yo rājakarūṇā-lavdhair vvasubhir vānyathārjitaiḥ* «au moyen des trésors reçus de la faveur du roi ou obtenus d'autre façon» (CÆDÈS). Il n'est pas exclu qu'il faille revoir l'interprétation du khmer à la lumière de ce parallélisme). Quoi qu'il en soit, dans le contexte de K. 249 *puruṣakāra* désigne sans doute les produits en tant qu'ils résultent du travail humain. Je dois à Philip Jenner (lettre mentionnée ci-dessus, n. 39) l'idée que l'expression *puruṣakāra* a ici une fonction adverbiale.

⁴² L'expression (hapax) *kanmoy sahodara* semble être l'équivalent de l'expression *kanmoy kaṃton* «neveu utérin», sur laquelle voir VICKERY 1998, 262; 264 n. 17; 286 n. 88 «sister's son».

⁴³ La traduction de toute la portion de texte allant de la fin de la l. 8 jusqu'à *dañ vrahha* (l. 12) est entièrement hypothétique. De plus, elle présuppose d'émender *dañ vrahha*, que je n'arrive pas à construire avec le contexte mais dont la lecture est certaine, en *ta vrahha* (cf. l. 20 *pradāna ta vraḥ*).

⁴⁴ Le mot *jeñ* s'utilise pour dénoter le bord d'un cours d'eau ou d'une pièce d'eau (K. 811, l. 2 [JC VI, 63] *jeñ travañ vraḥ*; K. 18, l. 5 [JC II, 146] *sre jeñ cdiñ* «rizière au bord de la rivière»); K. 1034D, l. 8 [JACQUES 1970, 81] *jeñ chdiñ khleñ pau anle 1* «une parcelle sur le bord de la rivière Khleñ Pau» (voir la note du traducteur).

⁴⁵ Ce nom se retrouve, semble-t-il, seulement dans K. 79, l. 7 [JC II, 70], inscription qui contient aussi les seules autres attestations de la séquence *jlañ ka'ol* (voir n. 39). La datation de K. 79 (565 śaka, et non 561: voir VICKERY 1998, 430 et BILLARD, à paraître) ne permet pas d'identifier son Mratāñ 'Īsānapavitra au Poñ de même nom de K. 1214 (648 śaka).

⁴⁶ Par «une mesure d'or» je rends le mot *mās*, pour lequel voir VICKERY 1998, 443.

⁴⁷ Le mot '*aval* doit être comparé avec '*val* que l'on trouve dans la séquence '*vai si sabhā 'val sin nau* de K. 154, B l. 12 [JC II, 124] (voir JACOB 1960, 361 et suiv. sur la variation '*aval/val*, de type assez courant en vieux khmer). Malheureusement, cette phrase, représentée avec «^Avai Si Sabhā, ^Aval Sin» par CÆDÈS, aide peu. POU 1992, 3 connaît un mot '*val* de l'angkorien, qu'elle décrit comme une marque emphatique du pluriel en citant K. 214, B l. 10 [JC II, 204]; K. 344, l. 42 [JC VI, 162]; K. 829, l. 10 [JC IV, 43]; K. 235, D l. 17 [BEFEO 43, 89 = CÆDÈS 1992, 200]. CHAKRAVARTI (1982, 8), citant la dernière attestation, et en plus K. 175N, 5 [JC VI, 176], explique: «in old Khmèr it signified the idea of totality, fullness». Ce mot a été discuté par CÆDÈS (et DUPONT),

(14-17) La rizière du/des Sevabhāra⁴⁸ que le Poñ Śaṅkrakīrtti et le Poñ Śaṅkragāṇa⁴⁹ ont cédée⁵⁰ pour 2 mesures d'or — Le Kloñ Kandaṃ, de leur famille⁵¹, a également⁵² cédé une rizière de trois *je*⁵³; témoins le

BEFEO 15/2, p. 102 et 43, 146 = CÆDÈS 1992, 257 n. 5, et a partout été traduit par «tout» dans les *Inscriptions du Cambodge*. C'est sans doute pour cela que LONG SEAM, p. 7, a proposé la glose hypothétique «les membres de l'assemblée au complet» pour la séquence de K. 154, que je suis également ici.

Vu le désaccord parmi les lexicographes en ce qui concerne le mot *sin*, d'autres traductions que «ainsi que» pour la séquence *man sin* peuvent être proposées, par exemple: «qui est ailleurs», «qui a déjà été mentionnée». On ne sait pas qui étaient les membres de l'assemblée en question, et ma traduction reste donc hypothétique.

⁴⁸ L'autre lecture possible, *sebhaḡāra*, de formation étrange, ne se trouve pas ailleurs. Il me semble donc préférable de choisir la leçon *sevabhāra*, terme qu'on trouve comme titre d'un «Pu Neñ» dans K. 137, l. 1 [*IC* II, 116]. En ajoutant sa note 2, «*Sevabhāra* est sans doute une simple épithète, signifiant “serviteur”», CÆDÈS [*IC* II, 117] pensait certainement à un composé sanskrit *sevā + bhāra*. Cette interprétation doit être correcte, bien que la connexion syntaxique du mot *sevā* «service» avec une forme (verbale ou nominale) de *bhṛ* «porter» soit inconnue dans la littérature sanskrite disponible, sauf dans un passage du *Rāmāyaṇa* (2.58.38b), où seulement certains mss septentrionaux lisent *guru-sevābhṛt* (lecture rejetée dans l'édition critique de Baroda, t. 2, p. 352). La finale brève du premier membre de ce composé *sevabhāra* n'est pas sans parallèles en sanskrit même: voir RENOU 1961 § 76C, p. 86 (exemples: *māla-bhārin-*, *gaṅga-datta-*). La nature exacte de la fonction de *sevabhāra* reste obscure.

⁴⁹ Ces deux noms avec *śaṅk(a)ra*^o se retrouvent l'un dans K. 582, l. 8 [*IC* II, 200], l'autre dans K. 154, A l. 12 [*IC* II, 124]. L'inscription K. 582, qui relate l'installation d'un *liṅga* appelé Kedāreśvara, avait été datée par CÆDÈS de l'an śaka 615 = 693 de n. è.; en réalité elle date de 667 de n. è. (BILLARD, à paraître). Cette nouvelle datation l'éloigne un peu plus de notre inscription, ainsi que de K. 154 (de 734 de n. è., voir ci-dessus, p. 14), où le dieu Kedāreśvara figure comme bénéficiaire du service du Mratāñ Devasvāmi. Pour résumer, la divinité pourrait être la même dans K. 582 et K. 154 (voir VICKERY 1998, 117), mais la distance chronologique entre K. 582 et notre inscription ne permet pas d'identifier les deux Śaṅk(a)rakīrtti. En revanche, le Mratāñ Devasvāmi de notre inscription (l. 20) et celui de K. 154 peuvent être la même personne. Enfin, notre Poñ Śaṅkragāṇa est peut-être identique au Poñ Śaṅkaragāṇa de K. 154.

⁵⁰ Le causatif *pañjāhv* a été interprété de façons diverses. Voir l'aperçu de VICKERY (1998, 290 et n. 98), dont je suis l'interprétation convaincante faite à propos de K. 726 [*IC* V, 75-80] (voir aussi Ka 40 et Ka 42 dans les *NIC* II-III, 204 et suiv., 209 et suiv.).

⁵¹ On peut supposer que la famille en question est celle des Poñ Śaṅkrakīrtti et Śaṅkragāṇa.

⁵² Sur *'ukka*, voir JACOB 1991, 197 (où il faut cependant supprimer le mot sanskrit *ukra*, inexistant, comme source du mot vieux khmer) et 223.

⁵³ Le terme technique *je*, qui indique une certaine mesure de production en riz (JENNER 1981, 97 et suiv.; 1982, 184) pourrait être glosé «panier» (voir Pou 1992, 190; LONG SEAM, p. 241).

Mratāñ Kulaśarma, le Mratāñ Rmmen, ainsi que l'assemblée au complet.

(17-19) La rizière d'un *pāda*⁵⁴ et trois *je* que le Poñ Vinayavardhana a cédée; témoins le Poñ Kulabhūṣa, le Poñ Bhīmagaṇa [et] le Mratāñ Vivṛta.

(19-21) La rizière que le Poñ Vinayavardhana, [avec] le Poñ Kantāñ, a donnée en échange⁵⁵ au Mratāñ Devaśvāmi⁵⁶ — voilà ce que le Mratāñ a offert au dieu; témoins le Mratāñ Hariśarma, officiant⁵⁷, le Poñ Bhīmagaṇa⁵⁸.

⁵⁴ Sur l'utilisation du mot *pāda* voir JENNER 1981, 188; 1982, 330; POU 1992, 310; LONG SEAM, p. 395.

⁵⁵ Le mot *tor* n'était pas encore attesté en khmer préangkorien, semble-t-il, avant la publication de Ka 79 par POU dans *NIC* II-III (2001). Ni SAKAMOTO ni LONG SEAM ne l'ont enregistré; POU 1992, 221 propose l'entrée *tor*, *tvar*, *tur*, mais sans exemple pour la première forme. Un cliché que m'a aimablement communiqué Bertrand Porte permet d'améliorer la lecture de l'inscription mentionnée. Je cite le mot *tor* en contexte (l. 3-5): *ku niṣṭhura tnor· kñuṃ 'āśrama man· mratāñ· sāmanta tor· kon· ku phoñ· 'is· ge 'ai ta 'āśrama*. Malheureusement, même cette nouvelle lecture n'aide pas à comprendre la syntaxe de *tor*. Il semble que le correspondant angkorien *tvar* puisse être suivi directement du nom de ce contre quoi quelque chose est échangé — voir K. 221N, l. 24 [*IC* III, 58] et spécialement le cas de K. 222, l. 7-8 [*IC* III, 61 et 63] *tai th'yak ti teñ tvan kantāl tvar kñuṃ ta kaṃsteñ ti jvan ta vraḥ* «Tai Th^ayak que Teñ Tvan Kantāl échange contre un esclave du Kaṃsteñ pour l'offrir à la divinité» (CÆDÈS). Si on adoptait la même construction ici («rizière que le P. V. a échangée contre le P. K. du M. D.»), on serait étonné de voir échangée une rizière contre un Poñ. L'interprétation adoptée ici, qui implique de suppléer la particule *nu* «[avec]» après *tor*, m'a été proposée par Philip Jenner dans sa lettre déjà mentionnée. La syntaxe en est certes troublante, car la particule *nu* que supplée Jenner semble plutôt précéder ce contre quoi quelque chose est échangé (voir K. 105, l. 25 et 30 [*IC* VI, 184 et suiv.]), mais il semble quand même plus que probable que cette interprétation rend compte de l'intention de l'auteur du texte.

⁵⁶ Voici encore un nom qui se retrouve dans K. 154 (cf. n. 49).

⁵⁷ Pour le mot *pañjuh*, voir K. 127, l. 10 [*IC* II, 89]; K. 145, l. 4 [*IC* VI, 72]; K. 18, l. 25 [*IC* II, 147]; K. 814B, l. 60 et suiv. [*BEFEO* XXXVII, 407 = CÆDÈS 1992, 109], et surtout K. 154, A l. 12 [*IC* II, 124]. Le sens «officiant», extrait de la glose de ce mot proposée par LONG SEAM (p. 388), est vraisemblable — et le contexte de K. 814 (*loñ yudhiṣṭhira purohita loñ nan pañjuh loñ valadeva pañjuh*) pourrait indiquer que la fonction de *pañjuh* est proche de celle de *purohita*.

⁵⁸ Il y a au moins deux autres traductions possibles: «témoin Hariśarma, [qui est] l'officiant du Poñ Bhīmagaṇa»; «témoin Hariśarma, officiant le Poñ Bhīmagaṇa» (cette dernière interprétation susciterait l'idée qu'au contraire des transactions dénotées par *pañjāhv*, celle qu'indique *tor* nécessiterait la présence d'un *pañjuh*).

(21-23) La/le Kloñ Tāñ⁵⁹, le Poñ Śarapracanda, le Poñ Nandagup, eux à parts égales ont cédé un jardin à la Tāñ Sthiradevi; témoins le Mratāñ Vivṛta, le Poñ Bhīmagaṇa, le Poñ Bhadragaṇa, le Poñ Nandasena.

(23-24) Voici le total: rizières [produisant] 15 *tloñ*⁶⁰, 40 cocotiers, 2 cents aréquiers⁶¹.

(24-31) Serviteurs: Ku Saṃmṛddha et ses 2 enfants, Ku Priy et ses 3 enfants, Ku Kandak et ses 2 enfants, Ku 'Avai Rñṇap et ses 2 enfants, Ku 'Ampāñ et son enfant qui ont été acquis du Poñ Vidyāñil — prix de la Ku: une valeur de 15 *liñ* d'argent⁶²; témoins Devāditya⁶³ de Hañsapura⁶⁴, Das 'Añ⁶⁵ de Vravuk⁶⁶, le Mratāñ Rmmen, Samarāgrasiñ

⁵⁹ Voir VICKERY 1998, 215 (et 253) sur *kloñ tāñ*.

⁶⁰ Sur cette «mesure de capacité de paddy, de riz, et même de riz cuit, équivalent à 59 kg environ», voir la discussion de POU 1984, 145 et suiv. (citant B. Ph. Groslier). Voir aussi VICKERY 1998, 305 et suiv., et 443.

⁶¹ Le mot *śada* pourrait être une forme prakritique du sanskrit *śata*. Ce type de développement de consonne sourde en sonore n'a pas été noté explicitement par BHATTACHARYA 1991, 6 et suiv. pour l'épigraphie khmère, mais on trouve des exemples comme *padi-graha* (pour *pratigraha*) et *prīdi* (pour *prīti*), p. 8 et 10. Voir aussi VON HINÜBER 2001, § 172-177, 180. Ou devrait-on l'attribuer à la prononciation sud-indienne? Quoi qu'il en soit, dans l'inscription préangkorienne K. 811 [IC VI, 63] figure la séquence --- *śada 1 toñ 20-1* (l. 4), où il est plus que probable qu'après l'énumération des rizières, il s'agit bien de «100 [aréquiers], 21 (ou 20?) cocotiers». La forme *śata* se trouve aussi dans des formules comparables, p. ex. K. 582 [IC II, 200] *sre sanre kanlahha toñ nteṃ 10 slā nteṃ śata 1*, «1/2 *sanre* de rizière, 10 cocotiers, 100 aréquiers» (CÈDÈS).

⁶² Sur la «mesure de poids» *liñ*, voir POU 1992, 419, qui considère le terme comme un emprunt au chinois (attestations préangkoriennes chez JENNER 1981, 264 et 1982, 457). Il semble bien que la transaction ne concerne que la Ku dernièrement nommée. Est-ce que 15 *liñ* serait un prix attendu pour une Ku (avec enfant) ? Pourquoi trouve-t-on ici deux mots (*tai* et *'argha*), l'un khmer et l'autre emprunté au sanskrit, qui dénotent tous les deux le prix?

⁶³ Ce nom se rencontre aussi dans K. 162 (X^e s.), st. X [IC VI, 102], dans un passage où figurent en tout trois noms en °*āditya*, discutés par VICKERY 1998, 183. Le personnage en question, qui aurait vécu dans les années śaka 710, pourrait donc difficilement être identifié au nôtre (śaka 648).

⁶⁴ Encore une fois, on rencontre un nom ne se trouvant ailleurs que dans l'inscription K. 154, où Hañsapura (face A, l. 10) est la résidence d'un Vraṇ, peut-être le dieu Kedāreśvara. Hañsapura pourrait donc être cherché dans les environs de Phum Komrieng (province de Kandal), où a été découverte K. 154, et de Trai Trak (province de Kompong Speu), où a été découverte K. 582 (voir n. 49 sur la connexion entre les deux).

⁶⁵ Il semble que les éléments *das* et *'añ* forment un nom composé. À propos de l'inscription préangkorienne K. 357, CÈDÈS (IC VI, 41) notait: «certains de ces gens [dont l'inscription donne la liste] (...) n'étaient pas désignés par les appellatifs *vā* ou *ku*, mais portaient des noms composés de vocables divers suivis du mot *añ*. Cette onomastique se

'*adaḥ*⁶⁷ —, Ku Niṣphala et ses 2 enfants; Ku Taṃve et ses 4 enfants; Ku Kansec et son enfant; Ku Saṃ'ap et ses 3 enfants; Ku Thī et ses 2 enfants; 6 petits-enfants; Ku Panheṃ; Vā Mukhamātra; Vā Slac; Vā Caṃho; Vā Niṣṭhura; Vā Nandabhakti. Voici le total: 45 serviteurs en tout⁶⁸.

Appendix I: The Date of the Inscription (by J. C. Eade)

The planetary information to be extracted from the inscription may be tabulated as follows, where the planets named are assigned their conven-

retrouve dans d'autres inscriptions préangkoriennes [n. 2: *Inscriptions du Cambodge*, II pp. 52, 53, 116]». L'élément *das* est inconnu ailleurs en vieux khmer. Faut-il penser au sanskrit *dāsa* «esclave» ?

⁶⁶ Il est possible que le nom Vravuk (hapax) soit une variante de Vravok, attesté à deux reprises dans l'inscription non datée K. 728 (VICKERY 1998, 101 et suiv., à la suite de CÆDÈS, la date du VIII^e s.), l. 2-3: *droṅ vraḥ doṅ gi ācrama ai pañcarā gi miṣrabhoga ta vraḥ kamratān añ vravok kaṃluṅ kuḍya ukk gi āyaktā ta paṅṅos ta pjuḥ vraḥ kamratān vravok* «Le domaine du dieu, ainsi que les ācrama à Pañcarā, ont leurs biens réunis à ceux de V. K. A. Vravok. L'intérieur de l'enceinte relève de l'autorité des religieux *ta pjuḥ* de V. K. Vravok» (éd. et trad. de CÆDÈS, *IC* V, 83 et suiv.; mais voir aussi VICKERY 1998, 427). JACOB 1976, 31 (voir aussi tableau p. 35), se fondant sur les mots *saṃruk* «repoussé», *sruk* «inhabited area» et *saṃlok* «cooking» qui correspondent respectivement au khmer moderne /səmrok/, /srok/, /səmlɔː-səmlɔk/, tous avec /-ok/, est amenée à penser que les graphies *u/o* devant *-k* final en préangkorien pouvaient représenter le même phonème. La variation Vravuk/Vravok en serait un bon exemple au niveau synchronique (cf. aussi le cas *sahutra/sahodara* relevé ci-dessus n. 35). Sur le nom (toponyme ?) Vravok, voir VICKERY 1998, 143.

⁶⁷ Le mot '*adaḥ* reste mystérieux. JENNER 1981, 359 et 390 oppose les formes '*daḥ*/'*adaḥ*/'*adaḥ*/'*adās* (gloses: «constituent of slave-name», «male slave-name», «female slave-name»; à propos de la dernière, il ajoute «not necessarily Skt. *dāsa*») à un '*daḥ* «unidentified» que l'on trouve dans K. 154, A l. 14. POU 1992, 10 groupe toutes ces formes (sauf '*adās*, K. 600, E l. 6 [*IC* II, 22]) ensemble sous la glose «heurter, frapper, boucher» (avec référence au khmer moderne *daḥ* /teah/); LONG SEAM, p. 2 donne (sans argument) la glose «témoin» pour l'attestation dans K. 154, A l. 14, mais cette glose rendrait notre passage pléonastique. Quelqu'envie qu'on ait de faire appel encore une fois à K. 154, le mot '*daḥ* qui y figure est lui-même très problématique (cf. CÆDÈS, *IC* II p. 125 n. 3); selon CÆDÈS et LONG SEAM, il y introduirait une liste de titulaires. S'il est néanmoins lié à notre '*adaḥ*, les deux formes présentent la même variation '*aC*/'*C* que celle relevée ci-dessus n. 47 ('*aval*/'*val*).

⁶⁸ Nous avons vu ci-dessus (n. 28) qu'il n'est pas possible de restituer deux noms à la transition des lignes 29 à 30. Dans ces conditions, il semble également impossible de faire concorder le total ici noté avec celui qu'on obtient en additionnant les serviteurs et leur progéniture: 44 (11 Ku, 5 Vā, 22 enfants, 6 petits-enfants).

tional number and listed against the signs of the zodiac assigned to them (indicated by clock position, for reading in the diagram):⁶⁹

Lagna (L)	Scorpio (5 o'clock position)
Moon (2)	Sagittarius (4 o'clock)
Jupiter (5)	Sagittarius (do.)
Sun (1)	Capricorn (3 o'clock)
Mercury (4)	Capricorn (do.)
Saturn (7)	Capricorn (do.)
Mars (3)	Aries (12 o'clock)
Venus (6)	Aquarius (2 o'clock)

These positions can be tested by computer program.⁷⁰ The choice of year is here determined by how the chronogram is read and in the event the resulting match demonstrates that the intended year is śaka 648.⁷¹

The diagram places the planets in the signs (*rāśi*) they occupied on Wednesday 25 December 726, the date that answers to 28 Pauṣa in śaka 648.⁷² The diagram and the text are in entire agreement.

The positions tabulated — e.g. Sun 9 [signs] 5 [degrees] 19 [arcminutes] — are valid for midnight at Ujjain, the standard reference point.⁷³

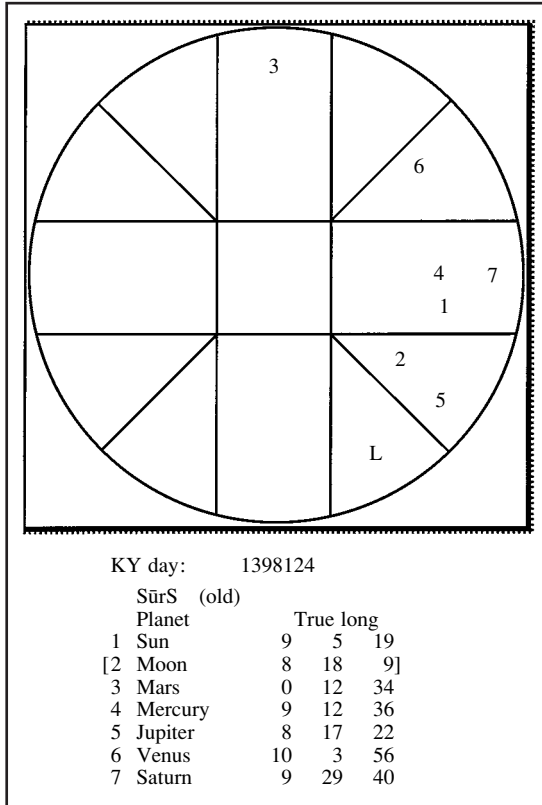
⁶⁹ For more information about the analysis and system of representation, cf. EADE 1995, 78-82.

⁷⁰ The program employed ("HIC": <chriseade@actewangl.net.au>) uses the 'old' *Sūryasiddhānta* (not the 'modern' one edited by Burgess). For its parameters, see BILLARD 1971, 75 (and scattered entries in his Index). The program is Macintosh specific; the "Pancanga" program for PC made available by Michio Yano at <www.kyoto-su.ac.jp/~yanom/pancanga> generates similar results.

⁷¹ The word *kośa* has in other contexts been considered ambiguous, but it here stands in the hundreds position, not the tens or units, and 548 is not in the reckoning. Only the sun, Mercury and the moon would then be in the positions assigned to them.

⁷² The text is unusual in counting the day of the month past 15: the usual form would be *kṛ̥ṣṇa* 13. [Gerdi Gerschheimer ajoute d'autres cas de ce type: K. 50 (de 667 de n. è.), K. 60 (626), K. 604 (627); voir aussi K. 55 st. XV (postérieure à 628); voir encore K. 260S.1 (921), K. 254 (1129) st. XIII. Ces quatre occurrences préangkorienues vérifiables confirment que le mois commençait avec la quinzaine claire (schéma dit *śuklādi* ou *amānta*), ce qui semble du reste la norme avec l'ère śaka (cf. Kielhorn dans *The Indian Antiquary* 25 (Oct. 1896), p. 271-272).] It must be stressed to those unfamiliar with the procedures that the computer diagram is generated solely by giving the program the year-month-day of the text: the attendant planetary positions are found entirely independently of the original.

⁷³ The ancient South East Asian equivalent of Greenwich was Ujjain, which served the same purpose of providing the zero in longitude for astronomical calculation. The



zero in latitude was supplied by a fictional island, Lanka, situated on the equator in the same longitude as Ujjain. Other locations were accommodated by establishing fixed adjustments to the Ujjain values. The problem is what adjustment to make for Cambodia. The lack of fine detail in the canon makes it necessary to use some appropriate form of rounding, and the value adopted here for 'Angkor' is 5 *ghaṭikās* (= 2 hours, 30° East of Ujjain). Previous analyses have used the actual modern co-ordinates of Angkor proper, which introduces a false precision and a serious anachronism into the reckoning. Similarly some conversions of *lagna* to time have used a calculation scheme that takes account of the latitude of Angkor proper, again probably with a false precision and certainly with no means to verify its validity. It is more prudent, and generates no inadequacies in meeting the data, to use rounded values for both forms of reckoning. Those employed here for the *lagna* are still in use, and in Thailand astrological volvelles can be bought from which the relevant values can be read off directly once the volvelle has been set.

And they do not in general (except for the moon) require to be adjusted for 'Angkor'. When times and positions do require adjustment the times are increased by 5 *ghaṭikās* (2 hours), as providing a realistic value that does not itself introduce a false precision. The Cambodians did not know for another 1000 years or so that Angkor was 101°40' East of Paris (BARTH 1893, 589).

One notes that Saturn's tabulated position — 9s 29d 40m — is only 20 arcmins away from being in Aquarius not Capricorn, so it would have been no surprise to find the planet located by the inscription one *rāśi* in advance of the one actually given.⁷⁴ Strictly speaking, it could be argued, since positions are given only to the nearest *rāśi*, that the original reckoning could have placed Saturn way off line and (say) only at the very beginning of Capricorn. But an examination of the planetary positions given by the twenty horoscopes in the corpus points away from this sceptical view. The positions assigned to the outer planets (Mars, Jupiter, and Saturn) in the surviving horoscopes prove, with a tolerance of a couple of degrees, without exception either to be verified by computer or else to be explicable by means that do not involve the original calculation.

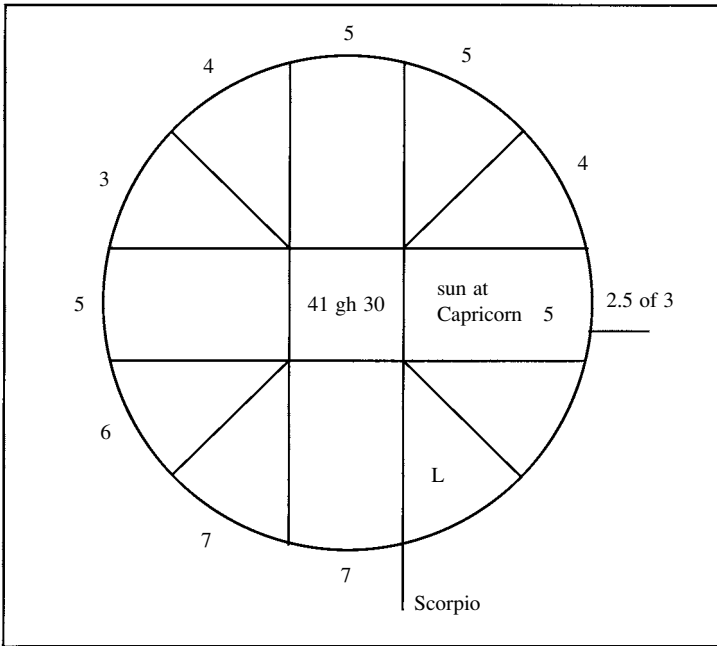
The placement of Scorpio as *lagna* allows a further refinement. The importance in the choice of *lagna* (the degree of the ecliptic on the eastern horizon, the ascendant) lay in its auspiciousness rather than the time it defined; though in this latter capacity it can be very useful for verification purposes. The interval between sunrise and the time chosen took account of the varying periods occupied by each *rāśi*, on a scheme whose symmetry is plain when the times are expressed in *ghaṭikās*:⁷⁵

⁷⁴ Yano's value (n. 70 above) for Saturn is 10s 0d 49m.

⁷⁵ The relation of *ghaṭikās* to hours, minutes, seconds is the simple one of 60 to 24. And since their day runs from 0gh to 60gh (6 a.m. to 6 a.m.), *ghaṭikās* are no more tedious to use than is hms. Their Wednesday 45gh30 would be our Thursday 00:12hrs, where using modern notation changes the name of the weekday.

$$(\textit{ghaṭikā} \times 0.4) + 6 = \textit{hms} \quad \text{and} \quad (\textit{hms} - 6)/0.4 = \textit{ghaṭikā}$$

0gh	6 a.m.
15	noon
30	6 p.m.
45	midnight



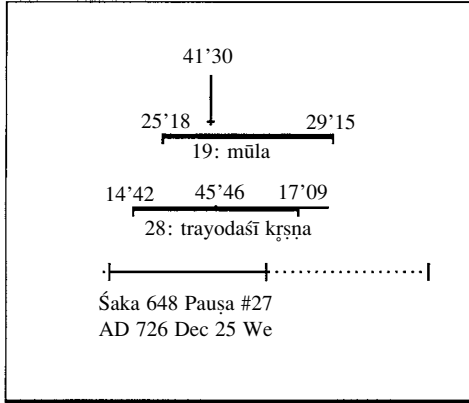
The only detail needed to convert *lagna* to auspicious time is the position of the sun in its *rāśi*. This then determines what proportion of the *rāśi* remained below the horizon at sunrise (fixed at 6 a.m.). In the present case the sun is 5 degrees into Capricorn, so 25 degrees have still to rise. As is always the case with sums of this kind, the Rule of Three applies:

$$30^\circ : 5\text{gh} :: 25^\circ : n = 2.5\text{gh}$$

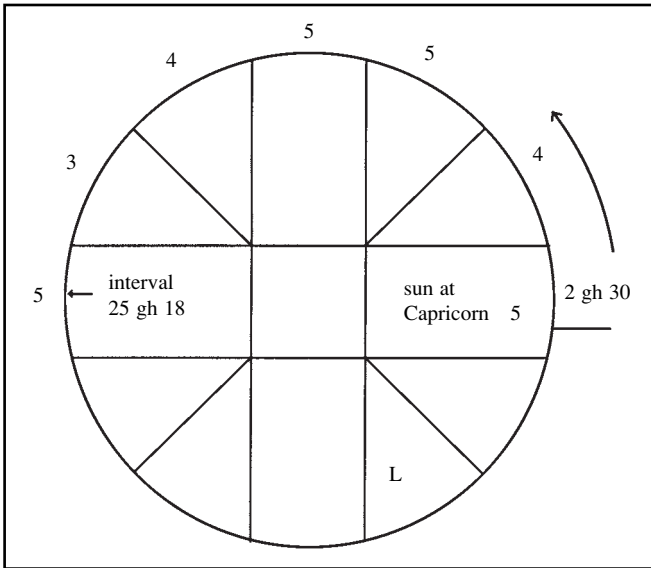
The total interval is 41gh30 (10:36 p.m.).

This value answering to the *lagna*'s stated position can now be plotted against the times representing the moon's *nakṣatra* and the *tithi*. The text places the moon (and Jupiter by association) in the first third of Sagittarius, where other similar expressions make it probable that the one-third of a *rāśi* was merely an equivalent, on the sun's circle (the ecliptic), for the moon's location on its circle (the *nakṣatras*). The start

of Sagittarius and the start of *nakṣatra* 19: *mūla* coincide at 240°. Here the moon's rapid motion means that its Ujjain value must be adjusted by 5gh to bring it to 'Angkor':



The moon is found to have entered *mūla* at 25gh18, at which time the *lagna* was still only in Cancer (9 o'clock):



For reasons that the inscription of course passes over, the *rāśi* Cancer to Libra were not selected.⁷⁶

It is usual for the one-third *rāśi* position to be assigned only to the moon, and its being applied here to Jupiter, which was in fact in the middle of the *rāśi* (8s 17), not in the first third, is more likely to have been a poetic convenience than an error in calculating its position.⁷⁷

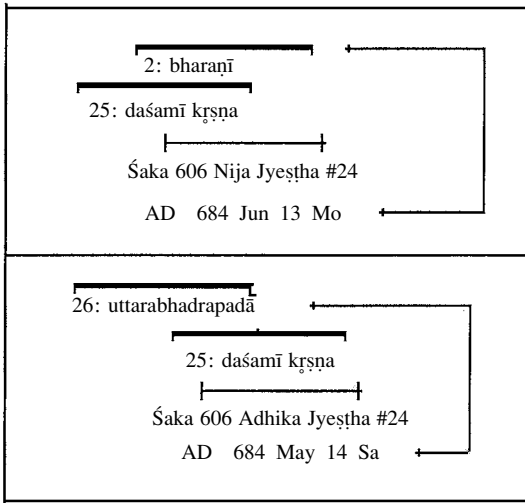
It may be emphasised here that a replication of the original is possible only when the same procedures and something close to the same parameters are used by the computer program. Also that even with evidence that locates the planets no more precisely than to a given *rāśi*, if the evidence is complete, as here, there is no possibility of mistaking one date for another. Had Saturn, for instance, here been located in Aquarius not Capricorn, it would not have led to a different date, because of the constraints supplied by the other planets.

* * *

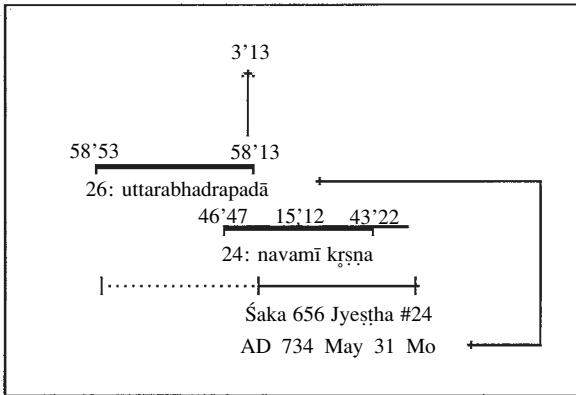
Regarding K. 154, CÆDÈS (*IC* II, 124 n. 70) revised his view that the inscription dated to śaka 656 in favour of 606. The astronomical data, however, do not support the change. The constraints in addition to the year-month-day are the common ones of a weekday (Monday) and a *nakṣatra* (*uttarabhadra*). The year śaka 606 had two Jyeṣṭhas, yielding Monday but the wrong *nakṣatra* in *nija* Jyeṣṭha; and *uttarabhadra* but the wrong weekday in *adhika* Jyeṣṭha:

⁷⁶ There were far more, and far more complex, considerations in the selection of an auspicious time than appear in the texts, as is also the case in Burma, Thailand, and Laos. Even such elementary factors as the particular propitiousness of a given *nakṣatra* or *lagna* are not mentioned. They were good by their very choosing. There is, however, a preference noticeable for Taurus among the *lagnas* and for *hasta* and *puṣya* among the *nakṣatras*.

⁷⁷ The unit of a one-third *rāśi* has a significance astrologically as a ‘decan’ (*dykāna*), itself only one of the 16 divisions of a *rāśi* put to use by the astrologers (*Bṛhatpārāśara*, ch. 6, transl. SANTHANAM 1984-88). But these decans belong to the sun’s circle, not the moon’s, and the term was available to the Cambodian astrologers if they wanted to apply this technical sense. It seems therefore more likely that as applied to the moon the one-third *rāśi* is doing duty for the answering *nakṣatra*, despite the fact that the two units are not directly commensurable, firstly because a *nakṣatra* covers 13°20’ not 10° and secondly because many *nakṣatras* cross *rāśi* boundaries. This latter ambiguity, however, would be cancelled by the time of day supplied by the *lagna*.



By contrast śaka 656 satisfies both constraints when Ujjain time is accelerated by 5gh to bring it to ‘Angkor’:



Appendice II: Index onomastique

Je rassemble ici les noms propres (anthroponymes, théonymes, toponymes) figurant dans l'inscription, avec éventuellement quelques commentaires. J'ai essayé de suivre dans leurs grandes lignes les exemples des *Index* de CÉDÈS (*IC* VIII) et de JACQUES (1971). Le signe ◊ indique que je n'ai pas trouvé le nom en question dans ces deux *Index* ou dans celui de SAKAMOTO. Mais les deux premiers ne relèvent pas les noms de serviteurs, et le dernier ne concerne que les textes khmers publiés dans les *IC*: il se peut donc que certaines attestations m'aient échappé. Les noms sont donnés dans l'ordre de l'alphabet indien, ce qui entraîne que l'occlusive glottale se trouve sous la «voyelle» qui est utilisée pour l'écrire.

Acyuta (épith.), 1	Kulabhūṣa (P.), 18 ◊
'Añ (voir Das 'Añ)	Kulaśarma (M.), 16 ◊
'Aṃpān (Ku), 25 ◊	Cāruvidya (M.), 9 ◊
'Avai (voir 'Avai Rñnap)	Caṃho (Vā), 30
'Avai Rñnap (Ku), 25 ◊	Ñiṣṭhura ⁷⁹ (Vā), 30
'Īsānapavitra (P.), 13	Ñiṣphala (Ku), 28
Kantān (P.), 19	Taṃve ⁸⁰ (Ku), 28
Kandaṃ ⁷⁸ (Kloñ), 16	Tān ⁸¹ (Kloñ?), 21
Kandak (Ku), 25 ◊	Tribhuvaneśvara (d.), 5
Kansec (Ku), 28 ◊	Thī (Ku), 29 ◊

⁷⁸ Ce nom apparaît aussi dans K. 137, l. 18 [*IC* II, 116]; K. 562, l. 12 [*IC* II, 197] et K. 689, B l. 11 [*IC* VI, 48], où il appartient respectivement à un *va* et des *ku*.

⁷⁹ Sur ce type de «cérébralisation intempestive», qu'on rencontre aussi dans le nom *Ñiṣphala*, voir les remarques sur «la confusion des dentales et des cérébrales» en tant que «trait de la prononciation moyen-indienne» de BHATTACHARYA 1991, 9 avec la note 47, et particulièrement la liste d'exemples dans la n. 58 (p. 11 et suiv.; tous exemples en contexte sanskrit); mais voir aussi sa remarque, p. 10: «Peut-être sommes-nous allé trop loin en voulant tout réduire au moyen-indien. Il faut tenir compte de la possibilité d'une évolution phonétique locale, parallèle à l'évolution moyen-indienne, mais non influencée par celle-ci».

⁸⁰ Ce nom apparaît p. ex. dans K. 18, l. 9 [*IC* II, 146] (*ku taṃve*); K. 600, E l. 8 [*IC* II, 22] (*ku taṃve ru* «Quasi active?»). Nulle part je n'ai trouvé *kaṃve*, autre lecture possible, cf. n. 27.

⁸¹ Il n'est pas exclu que cet élément dans la séquence *kloñ tān* soit un nom propre.

Das (voir Das 'Añ)	Rmmen ⁸⁶ (M.), 14, 17, 27
Das 'Añ (s. t.), 27 ◊	Viditānanda (M.), 10 ◊
Devasvāmi (M.), 20	Vidyāśīl (P.), 26 ◊
Devāditya (s. t.), 27	Vinayavardhana (P.), 17, 19 ◊
Nandagup ⁸² (P.), 22 ◊	Vinītagaṇa (M.), 7, 10 ◊
Nandabhakti (Vā), 30 ◊	Vinītavīn ⁸⁷ (M.), 5, 6, 11 ◊
Nandasena (P.), 23 ◊	Vivṛta ⁸⁸ (M.), 19, 23 ◊
Panheṃ ⁸³ (Ku), 29 ◊	Vravuk ⁸⁹ (top. ?), 27
Priy (Ku), 25	Śaṅkrakīrti ⁹⁰ (P.), 15
Bhadragaṇa ⁸⁴ (P.), 23 ◊	Śaṅkragāṇa ⁹¹ (P.), 15
Bhap ⁸⁵ (M.), 14	Śarapracanda ⁹² (P.), 21 ◊
Bhīmagāṇa (P.), 18, 21, 23 ◊	
Mukhamātra (Vā), 30	Sam'ap (Ku), 29
Rñnap (voir 'Avai Rñnap) ◊	Samṃrddha ⁹³ (Ku), 24 ◊

⁸² L'élément °gup (de skt. *gupta*) est bien connu dans l'épigraphie khmère; voir VICKERY 1998, 200 n. 87, qui donne plusieurs exemples.

⁸³ La restitution de ce nom est soutenue par son occurrence assez fréquente dans le corpus angkorien; quant au préangkorien, voir K. 54, l. 10 [IC III, 159: *va panhem*], K. 451, S l. 7 et N l. 10 [IC V, 50: *ku 'me panhe l, vā panhem man col*].

⁸⁴ Sur les noms en °gaṇa comme noms d'initiation çivaïtes, voir l'entrée de GOODALL dans le *Tāntrikābhīdhānakośa* II (p. 174) et SANDERSON 2003-04, 398 n. 179. Il y a trois autres exemples dans cette inscription, à savoir les noms Bhīmagāṇa, Vinītagaṇa et Śaṅkragāṇa.

⁸⁵ Pour l'anthroponyme Bhap, voir *vā bhap* dans Ka 3 (préangkorienne, NIC II-III, p. 195), l. 6; voir aussi *gho bhap pi rmmel* dans K. 134 (fin VIII^e s.), l. 18.

⁸⁶ Un Mratāñ Rmmen figure dans K. 424, A l. 9 [IC II, 73]. Cf. aussi K. 155 II, l. 9 [IC V, 66].

⁸⁷ Ces deux derniers noms avec *vinīta*^o pourraient être comparés avec le nom d'un *kñum vinīta* attesté dans K. 1, l. 12 [IC VI, 29]; K. 76, l. 2 [IC V, 8]; et comme nom d'un Poñ dans K. 561, l. 18 [IC II, 42 (avec erreur soit dans le texte *vinīta*, soit dans la traduction, p. 43 «Vinīta», forme sous laquelle le mot a été enregistré dans l'*Index*)].

⁸⁸ Cf. le nom d'une Ku Suvivṛta dans K. 555 I, l. 12-13 [IC V, 66].

⁸⁹ Voir la n. 66 ci-dessus.

⁹⁰ Ce nom se retrouve dans K. 582, 8 [IC II, 200].

⁹¹ Ce nom se retrouve dans K. 154, A l. 12 [IC II, 124].

⁹² Sur l'orthographe avec dentales au lieu des rétroflexes attendues, cf. BHATTACHARYA 1991, 9 n. 47, où est cité, entre autres, un cas *canda* pour *caṇḍa*. Le nom («Formidable avec ses flèches») ne semble pas se retrouver dans l'épigraphie khmère. Je ne le connais pas non plus dans la littérature indienne, mais on peut le comparer avec *pracaṇḍaśarakārmuka* «ayant des flèches et un arc formidables», épithète du dieu de l'amour dans le *Mahābhārata* (passage 1730*, l. 5 de l'édition critique, inséré dans quelques mss après 1.161.12).

⁹³ Ce nom peut être comparé avec le nom (de *tai*) Sa(ṃ)mrddhi qui est assez répandu

Samarāgrasiṅ ⁹⁴ (s. t.), 27 ◇	Slac (Vā), 30 ◇
Sucaritānanda (M.), 9 ◇	Haṅsapura (top.), 27
Sthiradevi (Tāñ), 6, 11, 22 ◇	Hariśamma (M.), 21

Bibliographie

AYMONIER, Étienne

1904 *Le Cambodge, III*. Paris: Ernest Leroux.

BARTH, Auguste

1885 *Inscriptions sanscrites du Cambodge*. Notices et extraits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, publiés par l'Institut national de France. Tome XXVII (1^{re} partie). 1^{er} fascicule [Paris: Imprimerie nationale], 1-180.

1893 «Note additionnelle au sujet des dates contenues dans les inscriptions du Cambodge du 1^{er} fascicule et dans les inscriptions de Campā», Notices et extraits (...). Tome XXVII (1^{re} partie). 2^e fascicule [Paris: Imprimerie nationale], 589-604.

BERGAIGNE, Abel

1882 «Les inscriptions sanscrites du Cambodge. Examen sommaire d'un envoi de M. Aymonier par MM. Barth, Bergaigne et Senart. Rapport à M. le Président de la Société asiatique», *JA* 20, 139-194.

BHATTACHARYA, Kamaleswar

1991 *Recherches sur le vocabulaire des inscriptions sanscrites du Cambodge*. Paris: EFEO (*PEFEO* 167).

BILLARD, Roger

1971 *L'Astronomie indienne: investigation des textes sanscrits et des données numériques*. Paris: EFEO (*PEFEO* 83).

à paraître «Dates des inscriptions du pays khmer», éd. par J. C. EADE.

CHAKRAVARTI, Adhir

1982 «A Glossary of Old Khmer» (1^{re} série, sans page de titre), *Praci-Bhasha-Vijnan / Indian Journal of Linguistics* 9.1, 1-16 (numérotés indépendamment) [*Añve-Caññār*] et 9.2, 46-53 [*Caṃpañ-Catus-sneha*].

(selon SAKAMOTO: K. 157D, l. 21; K. 343N, l. 20; K. 706N, l. 17; K. 809N, l. 45). Même variation dans les toponymes *saṃṛddhapura* (K. 467, l. 25 [*IC* III, 219]), *saṃṛddhipura* (K. 292C, l. 49 [*IC* III, 213]), *saṃṛddhipura* (K. 754B, l. 28 [*BEFEO* 36, 5 = CÈDÈS 1989, 286]), *saṃṛddhigrāma* (K. 420, l. 14 [*IC* IV, 162]).

⁹⁴ Ce nom, du sanskrit *samarāgrasiṅha* «lion dans le front du combat», n'est pas lui-même attesté dans le corpus des inscriptions khmères, mais on peut le comparer à Samarasiṅ (K. 292D, l. 26 [*IC* III, 214]).

CÆDÈS, George

1918 «Études cambodgiennes, XII-XVI», *BEFEO* 18.9, 1-28.

1937-66 *Inscriptions du Cambodge I-VIII*. Paris: EFEO (Collection de textes et documents sur l'Indochine III).

1989 *Articles sur le pays khmer*. Tome I. Paris: EFEO.

1992 *Articles sur le pays khmer*. Tome II. Paris: EFEO.

EADE, J. C.

1995 *The Calendrical Systems of Mainland South-East Asia*. Leiden: Brill.

FERLUS, Michel

1992 «Essai de phonétique historique du khmer (Du milieu du premier millénaire de notre ère à l'époque actuelle)», *Mon-Khmer Studies* 21, 57-89.

HEADLEY, Robert K. Jr., KYLIN CHHOR, LAM KHENG LIM, LIM HAK KHEANG, CHEN CHUN

1977 *Cambodian-English Dictionary*. 2 tomes. Washington, D.C.: The Catholic University of America Press. [Réimpr.: *Modern Cambodian-English Dictionary*, Springfield/VA: Dunwoody Press 1997].

HINÜBER, Oskar von

2001 *Das ältere Mittelindisch im Überblick*. 2., erweiterte Auflage. Wien: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften.

IC = Inscriptions du Cambodge; voir CÆDÈS 1937-66.

IMA = Inscriptions modernes d'Angkor; voir LEWITZ 1974.

ISC = Inscriptions sanscrites du Cambodge; voir BARTH 1885.

JACOB, Judith M.

1960 «The Structure of the Word in Old Khmer», *BSOAS* 23.2, 351-368. [= 1993, 1-17]

1976 «An Examination of the Vowels and Final Consonants in Correspondences between Pre-Angkor and Modern Khmer», dans Nguyen Dang Liem (éd.), *South-East Asian Linguistic Studies*, Vol. 2 (Canberra: ANU [Pacific Linguistics, series C - No. 42]), 19-38. [= 1993, 87-102]

1991 «A Diachronic Survey of some Khmer Particles (7th to 17th centuries)», dans Jeremy H. C. S. Davidson (éd.), *Austroasiatic Languages. Essays in honour of H. L. Shorto* (London: SOAS, University of London), 193-225. [= 1993, 179-211]

1993 *Cambodian Linguistics, Literature and History. Collected Articles*. Edited by David A. Smyth. London: SOAS.

JACQUES, Claude

1970 «Études d'épigraphie cambodgienne. IV. Deux inscriptions du Phnom Bakheñ (K. 464 et K. 558). V. La stèle du Prasat Cha Chuk (K. 1034)», *BEFEO* 57, 57-89.

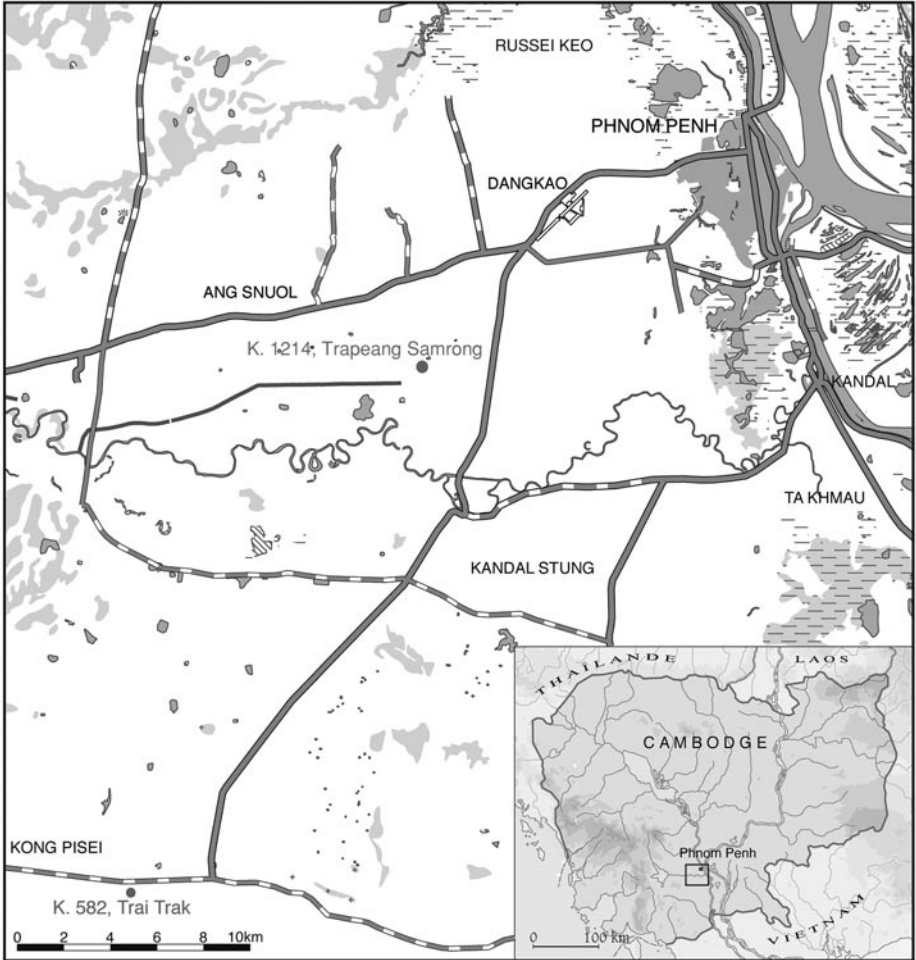
1971 «Supplément au tome VIII des Inscriptions du Cambodge», *BEFEO* 58, 177-195.

- 1986 *Compte rendu de JENNER, A Chresthomathy of pre-Angkorean Khmer, tomes II et IV* (University of Hawaii 1981-82), *BEFEO* 75, 315-318.
- 1999 «Les inscriptions du Phnom Kbal Spän (K 1011, 1012, 1015 et 1016). Études d'épigraphie cambodgienne - XI», *BEFEO* 86, 357-374.
- JENNER, Philip N.
- 1981 *A Chresthomathy of Pre-Angkorian Khmer II. Lexicon of the Dated Inscriptions*. University of Hawaii at Manoa: Center for Southeast Asian Studies. School of Hawaiian, Asian, and Pacific Studies (Southeast Asia Paper No. 20, Part 2).
- 1982 *A Chresthomathy of Pre-Angkorian Khmer IV. Lexicon of the Undated Inscriptions*. University of Hawaii at Manoa: Center for Southeast Asian Studies. School of Hawaiian, Asian, and Pacific Studies (Southeast Asia Paper No. 20, Part 4).
- LEWITZ, Saveros
- 1974 «Inscriptions modernes d'Angkor 35, 36, 37 et 39», *BEFEO* 61, 301-337.
- Liṅgapurāṇa*
Śrī-Vyāsa-maharṣiproktaṃ Śrī-Liṅgamahāpurāṇaṃ, with the Sanskrit commentary Śivatoṣiṇī by Gaṇeśa Nātu. [Éd. par] Gaṅgāviṣṇu (son of Kṛṣṇadāsa). Bombay: Venkatesvara Press, V.S. 1981 [= 1924 AD]. [Réimpr., avec une Ślokānukramaṇī par Nāgaśaraṇa Siṃha, Delhi: Nag Publishers, 1989 (2^e éd. 1996).]
- LONG SEAM
- s.d. *Dictionnaire du khmer ancien (D'après les inscriptions du Cambodge du VI^e - VIII^e siècles)*. Fondation TOYOTA du Japon, imprimé par le Phnom Penh Printing House.
- Mahābhārata*
The Mahābhārata. For the first time critically edited by V. S. Sukthankar and others. 19 tomes. Poona: BORI, 1927-59.
- NIC = Nouvelles inscriptions du Cambodge; voir POU 1989 et 2001.
- PELLIOT, Paul
- 1951 *Mémoires sur les coutumes du Cambodge de Tcheou Ta-Kouan*. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient.
- POU, Saveros
- 1984 «Lexicographie vieux-khmère», *Seksa Khmer* 7, 67-175.
- 1989 *Nouvelles inscriptions du Cambodge I*. Traduites et éditées. Paris: EFEO.
- 1992 *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais*. Paris: Cedoreck.
- 2001 *Nouvelles inscriptions du Cambodge II & III*. Traduites et éditées. Paris: EFEO.
- Rāmāyaṇa*
The Vālmiki-Rāmāyaṇa. Critically edited for the first time by G. H. Bhatt and others. 7 tomes. Baroda: Oriental Institute, 1960-75.

- RENOU, Louis
1961 *Grammaire sanscrite. Tomes I et II réunis. ...* Deuxième édition revue, corrigée et augmentée. Paris: Adrien Maisonneuve.
- SAKAMOTO, Yasuyuki
Kodai Kumēruo: KWIC sakuin (Old Khmer: KWIC index). Compiled privately for the use of the author.
- SANDERSON, Alexis
2003-04 «The Śaiva Religion among the Khmers (part I)», *BEFEO* 90-91, 349-462.
- SANTHANAM, R.
1984-88 *Brihat Parasara Hora Sastra of Maharshi Parasara / Maharṣiparāśarakṛtabḥatpārāśarahorāśāstram*. English translation, commentary, annotation, and editing. Tomes I & II. New Delhi: Ranjan Publications.
- SHORTO, H. L.
1971 *A Dictionary of the Mon Inscriptions from the sixth to the sixteenth Centuries*. London: Oxford University Press.
- Tāntrikābhīdhānakośa*
Tāntrikābhīdhānakośa II. Dictionnaire des termes techniques dans la littérature hindoue tantrique, sous la direction de H. Brunner, G. Oberhammer et A. Padoux. Wien: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2004.
- Vāmanapurāṇa*
The Vāmana Purāṇa. Critically edited by Anand Swarup Gupta. Varanasi: All-India Kashiraj Trust, 1967.
- Vāyupurāṇa*
The Vāyumahāpurāṇam. Éd. par Khemarāja. Delhi: Nag Publishers, 1983 [Réimpr. de l'édition Venkatesvara de 1895 AD].
- VICKERY, Michael
1998 *Society, Economics and Politics in Pre-Angkor Cambodia. The 7th-8th Centuries*. Tokyo: The Centre for East Asian Cultural Studies for Unesco, The Toyo Bunko.
- VONG SOTHEARA (Vaṅ' Sudhāṛā)
2003 «*Silācārik duol trabāṇṇi saṅroṇ tūc (ka. 3112) nau khāṅḍ ṭaṅko rājadhānī bhnaṇi beṅ*» [Inscription de Tuol Trapeang Samrong Toch dans l'arrondissement de Dangkao, Phnom Penh], *Dassanāvattī Saṅgamasāstr-Manussasāstr*, 33^e année, n^o 45 (oct.-déc. 2003), 26-32.
- YANG Baoyun
1994 «Nouvelles études sur l'ouvrage de Zhou Daguan», dans F. Bizot (éd.), *Recherches nouvelles sur le Cambodge*. Paris: EFEO, p. 227-234.



K. 1214
 (cliché Atelier de restauration du
 MNPP / EFEO).



(EFEO / Ministère de la Culture et du Beaux-Arts du Cambodge).